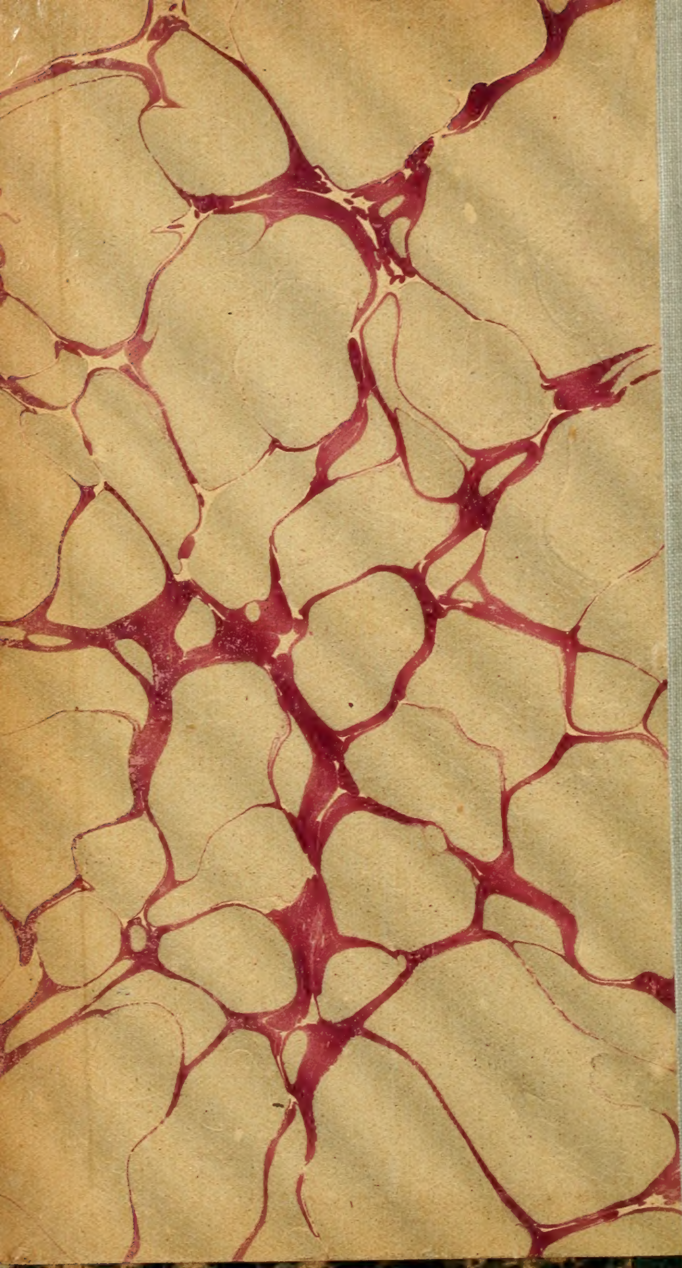






LES AVARIÉS

PIÈCE EN TROIS ACTES

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

BERNARD PALISSY, un acte en vers, en collaboration avec M. GASTON SALANDRI. (*Épuisé.*)
MÉNAGES D'ARTISTES, comédie en trois actes.
BLANCHETTE, comédie en trois actes.
L'ENGRENAGE, comédie en trois actes.
LA ROSE BLEUE, comédie-vaudeville en un acte.
LES BIENFAITEURS, comédie en quatre actes.
L'ÉVASION, comédie en trois actes. (*Couronné par l'Académie française.*)
L'ÉCOLE DES BELLES-MÈRES, comédie en un acte.
LE BERCEAU, comédie en trois actes.
RÉSULTAT DES COURSES, comédie en six tableaux.
LES TROIS FILLES DE M. DUPONT, comédie en quatre actes.
LES REMPLAÇANTES, pièce en trois actes.
LA ROBE ROUGE, pièce en quatre actes. (*Couronné par l'Académie française.*)

MONSIEUR DE RÉBOVAL, comédie en quatre actes (non publiée).

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

BRIEUX

Les Avariés

PIÈCE EN TROIS ACTES

HUITIÈME ÉDITION



PARIS. — I
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
27, RUE DE RICHELIEU 27

1902

Il a été tiré à part, sur papier de Hollande,

vingt exemplaires numérotés et paraphés par l'éditeur.

A

Monsieur le Professeur A. FOURNIER

Membre de l'Académie de Médecine

Monsieur,

Je vous demande la permission de vous dédier cette pièce.

La plupart des idées qu'elle cherche à vulgariser sont les vôtres.

Je pense, avec vous, que la syphilis perdra considérablement de sa gravité lorsqu'on osera parler ouvertement d'un mal qui n'est ni une honte ni un châtiment et lorsque ceux qui en sont atteints, sachant quels malheurs ils peuvent propager, connaîtront mieux leurs devoirs envers les autres et envers eux-mêmes.

Croyez, Monsieur, à ma respectueuse sympathie.

BRIEUX.

PERSONNAGES

LE DOCTEUR.

L'AVARIÉ.

LE BEAU-PÈRE.

UN PÈRE

UN ÉLÈVE.

L'ÉPOUSE.

LA MÈRE

LA NOURRICE.

UNE FILLE.

UNE OUVRIÈRE.

UNE DOMESTIQUE.

ACTE PREMIER

LES AVARIÉS

ACTE PREMIER

Le cabinet du docteur.

Décor posé en angle.

A droite, un grand vitrail, représentant un sujet religieux et tenant presque tout le panneau. Devant, sur des colonnes, des bronzes et des marbres. Parallèlement, un très long et très large bureau Louis XIV chargé de papiers et de statuettes.

Entre le bureau et le vitrail, le fauteuil du docteur.

De l'autre côté, un second fauteuil, presque face à la rampe — un tabouret.

A gauche, premier plan, porte d'entrée qui, ouverte, laisse voir une galerie ornée de tapisseries, de statues et de tableaux.

Plus loin, une grande vitrine bibliothèque. Au-dessus, trois toiles représentant Wallace, Dupuytren et Ricord. Des bustes de médecins célèbres.

Une petite table et deux chaises.

Au fond, une petite porte.

Le cabinet, somptueux, est littéralement encombré d'objets d'art.

SCÈNE PREMIÈRE

LE RÉGISSEUR

Mesdames et Messieurs,

L'auteur et le directeur ont l'honneur de vous prévenir que cette pièce a pour sujet l'étude de la syphilis dans ses rapports avec le mariage.

Elle ne contient aucun sujet de scandale, aucun spectacle répugnant, aucun mot obscène, et elle peut être entendue par tout le monde, si l'on croit que les femmes n'ont pas absolu-

ment besoin d'être sottes ou ignorantes pour être vertueuses.

RIDEAU

SCÈNE II

LE DOCTEUR, L'AVARIÉ. — Le rideau se relève après quelques instants. Georges, gros garçon de vingt-six ans, très troublé, très ennuyé, entre par la petite porte du fond, descend en scène, reprend sa canne, ses gants et son chapeau posés sur le tabouret, et s'assied sur le fauteuil, devant le bureau. Il pousse un grand soupir.

Le docteur, quarante ans, fort, l'air d'un homme supérieur, en redingote avec une rosette rouge, entre à son tour et va s'asseoir à sa place.

L'AVARIÉ, *les yeux ronds, bonasse, mais pas ridicule.*

Eh bien, monsieur le docteur ?

LE DOCTEUR

Eh bien ! monsieur, il n'y a aucun doute.

L'AVARIÉ, *s'essuyant le front.*

Il n'y a aucun doute... Dans quel sens ?

LE DOCTEUR

Dans le mauvais... (*Il écrit. Georges pâlit, reste un moment sans rien dire, terrifié. Il soupire de nouveau.*) Vous vous en doutiez bien un peu, allons !...

L'AVARIÉ

Non, monsieur...

LE DOCTEUR

Cependant...

L'AVARIÉ

Mon Dieu !... (*Il est anéanti.*)

LE DOCTEUR, *qui a fini d'écrire et voit son état.*

Ne vous alarmez pas, monsieur. Sur sept hommes que vous rencontrez dans la rue, dans le monde ou au théâtre, il y en a au moins un qui est ou qui a été dans votre cas, un sur sept, quinze pour cent...

L'AVARIÉ, *sans éclat, comme à lui-même.*

Moi, je sais bien ce que je vais faire.

LE DOCTEUR

Moi aussi. Voilà votre ordonnance. Vous allez la porter chez le pharmacien pour la faire exécuter.

L'AVARIÉ, *prenant l'ordonnance.*

Non, monsieur...

LE DOCTEUR

Si, monsieur, vous ferez comme tout le monde.

L'AVARIÉ

Non. Parce que je ne suis pas dans une situation comme tout le monde, moi. Je sais bien ce que je vais faire. (*Geste à la tempe.*)

LE DOCTEUR

Cinq fois sur dix, dans le fauteuil où vous êtes, on me montre ce geste-là. Très sincèrement... Chacun se croit plus malheureux que tous les autres... A la réflexion, et après m'avoir écouté, on comprend que cette maladie est une compagne avec laquelle on peut vivre ; comme dans tous les ménages, l'accord est au prix de concessions réciproques, voilà tout... Allons, monsieur, je vous le répète, il n'y a rien là que de très ordinaire, de très naturel, de très commun... c'est un accident qui peut arriver à tout le monde, et c'est sous une représentation de ce mal, si improprement appelé mal français,

car il n'y en a pas de plus universel, qu'on pourrait presque, en s'adressant aux professionnels de l'amour vénal, écrire les vers fameux : *Voilà ton maître... Il l'est, le fut, ou le doit être.*

L'AVARIÉ, *qui a mis l'ordonnance dans la poche extérieure de sa jaquette.*

Mais moi, monsieur, j'aurais dû être épargné !

LE DOCTEUR

Pourquoi ? Parce que vous êtes un homme du monde ? Parce que vous êtes riche ? Regardez autour de vous, monsieur. Croyez-vous que ces objets d'art (parmi lesquels figurent, hélas ! à cinq exemplaires, le *Mercure* de Jean de Bologne, six fois celui de Pigalle et trois reproductions — en cire, c'est leur

excuse — de l'introuvable *Amour blessé* de Paccini) croyez-vous que tout cela m'ait été offert par des chemineaux ?

L'AVARIÉ, *geignant.*

Mais je ne suis pas un noceur, monsieur le docteur !... mais ma jeunesse pourrait être donnée en exemple à tous les jeunes gens... Il n'en est pas un... vous entendez... pas un qui se soit amusé avec plus de prudence... Enfin, si je vous disais que dans toute ma vie, je n'ai eu que deux maîtresses, qu'est-ce que vous me répondriez ?

LE DOCTEUR

Je vous répondrais qu'une seule aurait suffi pour vous amener chez moi.

L'AVARIÉ

Non, monsieur le docteur, pas une de ces

deux-là. Je vous dis : personne, personne au monde n'a eu autant que moi la peur de ce qui m'arrive ; personne, pour l'éviter, n'a mis dans l'arrangement de sa vie autant de soins, autant de réflexion, n'a pris autant de précautions minutieuses. Ma première maîtresse, ç'a été la femme du meilleur de mes amis, et je l'avais choisie, elle, à cause de lui ; et lui, non parce qu'il m'était le plus cher, mais parce que je le savais de mœurs pures et rigides, jaloux, surveillant sa femme, et ne la laissant pas imprudemment se créer de nouvelles relations toujours dangereuses. Elle-même, je la maintenais dans l'appréhension, dans la terreur de ce mal. Je lui disais que presque tous les hommes en étaient atteints, afin qu'elle n'eût pas l'idée de me tromper. Mon pauvre ami est mort dans mes bras, cela seul pouvait me séparer d'elle... J'ai pris ensuite une jeune ouvrière...

LE DOCTEUR

Vous n'aviez plus d'amis de mœurs assez rassurantes?

L'AVARIÉ

Non, monsieur le docteur... Les mœurs d'aujourd'hui, vous savez ce que c'est.

LE DOCTEUR

Mieux que personne.

L'AVARIÉ

J'ai donc pris une jeune ouvrière, honnête, chargée de famille, et dans le besoin. Une grand'mère infirme, un père maladif, trois petits frères. C'est moi qui faisais vivre tout ce monde-là... On m'adorait, on m'appelait l'oncle Raoul, — parce que je n'avais pas été assez simple pour donner mon vrai prénom, n'est-ce pas?...

LE DOCTEUR

Oh!... un prénom, à la rigueur... Enfin, c'est toujours plus prudent.

L'AVARIÉ

Certes!... Je l'avais prévenue et j'avais fait savoir aux parents que si elle me trompait, je la quitterais immédiatement. Alors, tout le monde me la surveillait, monsieur. Je n'ai jamais passé un dimanche autre part que dans ma famille. C'est une tradition. A cause de cela j'avais ramené ma petite amie à la religion : la messe, les vêpres, le salut, c'étaient pour elle d'honnêtes occasions de sorties. Sa mère l'accompagnait à l'église parce que je leur avais loué deux chaises à l'année et qu'elles étaient fières de voir leur nom gravé sur une plaque de cuivre. Elle ne sortait jamais seule, monsieur. Il y a trois mois, lorsqu'il a été question de mon

mariage, j'ai dû la quitter. Tout le monde pleurait. Je n'invente et je n'exagère rien, tout le monde pleurait. — Vous voyez que je ne suis point un méchant homme. On me regrette partout où je passe...

LE DOCTEUR

Vous étiez très heureux. Quelle idée avez-vous eue de changer ?

L'AVARIÉ, *étonné de la question.*

Pour me faire une situation... Mon père était notaire, et, avant sa mort, il avait exprimé le désir que j'épouse ma cousine, dont la dot va me servir à acheter une étude, — un beau parti, monsieur le docteur, — une jeune fille charmante que j'adore, — car notez bien que je l'adore, — et j'en suis, je crois pouvoir le

dire, tendrement aimé. Tout, j'avais tout pour vivre dans une tranquille félicité. Monsieur, ceux qui me connaissent m'enviaient. (*S'attendrissant sur lui-même.*) Et il a fallu que des camarades imbéciles m'entraînent après le dîner d'enterrement de ma vie de garçon... Et voilà où j'en suis!... Je n'ai pas de chance, je n'ai jamais eu de chance! J'en connais qui mènent une vie de débauchés! il ne leur arrive rien, à ces animaux-là!... Moi, pour un malheureux écart, voilà mon avenir perdu, mon existence empoisonnée... Qu'est-ce que je vais devenir?... Tout le monde me fuira... Je suis un paria, un pestiféré... alors? Est-ce qu'il ne vaut pas mieux que je disparaisse? Au moins je ne souffrirai plus! Vous voyez bien qu'il n'y a personne de plus malheureux que moi!... (*Pleurant.*) Il n'y a personne, je vous dis, monsieur, il n'y a personne! (*Dans son mouchoir.*) Oh! la la, la la, la la!

LE DOCTEUR, *se levant et allant à lui en souriant.*

Il faut être un homme et ne pas pleurer comme un enfant.

L'AVARIÉ, *dans ses larmes.*

Mais, monsieur, si j'avais fait la noce, si j'avais passé mon temps dans des brasseries, avec des cocottes, je comprendrais : je dirais que j'ai ce que j'ai mérité.

LE DOCTEUR

Non.

L'AVARIÉ

Non ?

LE DOCTEUR

Non. Vous ne le diriez pas, mais peu importe. Continuez.

L'AVARIÉ

Si, je le sens bien. Je suis honnête, je dirais que je l'ai mérité. Mais rien! rien! Je me suis privé de tout plaisir. J'ai résisté aux entraînements comme aux tentations. Je refusais d'accompagner mes amis vers les endroits où l'on s'amuse, et, dans mon quartier, les mères me montraient à leurs fils, ce qui m'inspirait de l'orgueil. J'ai travaillé, j'ai bûché, j'avais apporté de l'ordre même dans le côté désordonné de ma vie, et mes deux petites amies m'aidaient à préparer mes examens. Je leur avais appris à me pousser des colles et c'est grâce à elles que je suis docteur en droit. Moi aussi, ça m'aurait fait plaisir de rentrer à des quatre heures du matin, le col du pardessus relevé, en fumant un cigare allumé chez une grande demi-mondaine — ou même chez une petite. J'avais, moi aussi, comme tout le monde,

la vocation des lèvres trop rouges, des sourcils trop noirs et des visages trop pâles ; j'aurais aimé les aventures, les orgies, le champagne, les dessous de dentelles et les lits sculptés ! J'ai sacrifié tout cela à ma santé, et voilà comment j'ai réussi... Ah ! si j'avais su !... Si j'avais su !... Si j'avais su, monsieur, j'aurais été un être ignoble ; oui, ignoble ! Ç'aurait toujours été cela de gagné !... Quand je pense !... quand je pense à quelles hontes, à quels maux répugnants, à quelles catastrophes effroyables je suis condamné !...

LE DOCTEUR

Qu'est-ce que vous me chantez là ?

L'AVARIÉ

Oui... oui... je sais... Les cheveux qui tombent, la camomille comme coktail, la petite voiture sur le trottoir, comme automobile, avec

une tige à poignée comme volant de direction et un larbin derrière pour l'avance à l'allumage... Et je ferai ga. ga. ga. ga... (*Pleurant.*) Voilà ce qui restera du beau Raoul..., car j'étais le beau Raoul!...

LE DOCTEUR

Mon cher monsieur, vous allez essuyer vos yeux une dernière fois, vous moucher, mettre votre mouchoir dans votre poche et m'écouter à sec.

L'AVARIÉ, *obéissant.*

Oui, docteur, mais je vous préviens, vous perdez votre temps.

LE DOCTEUR

Je vous déclare...

L'AVARIÉ

Je sais ce que vous allez me dire.

LE DOCTEUR

Dans ce cas, vous n'avez plus rien à faire ici... Allez-vous en!

L'AVARIÉ

Puisque j'y suis, je vous écoute, docteur. Vous êtes bon, très bon.

LE DOCTEUR

Si vous avez de la volonté et de la persévérance, il ne vous arrivera rien de ce que vous prévoyez.

L'AVARIÉ

Évidemment. Votre devoir est de me dire cela.

LE DOCTEUR

Je vous dis qu'il y en a cent mille comme vous à Paris, alertes et bien portants. Je m'en

rapporte à vous-même..., enfin!... des petites voitures... on n'en voit pas tant que cela, allons!

L'AVARIÉ

Ça, c'est vrai!

LE DOCTEUR

Et d'ailleurs ceux qui sont dedans n'y sont pas tous pour la raison que vous croyez. Pas plus que vos cent mille confrères, vous ne serez victime de catastrophe. Le mal est sérieux, rien de plus.

L'AVARIÉ

Vous voyez bien, c'est une maladie grave!

LE DOCTEUR

Oui.

L'AVARIÉ

Une des plus graves.

LE DOCTEUR

Oui, mais vous avez la chance...

L'AVARIÉ

La chance ?

LE DOCTEUR

... Relative, si vous voulez — mais vous avez la chance d'être atteint de celle des maladies graves sur laquelle nous avons les moyens d'action les plus énergiques et les plus certains.

L'AVARIÉ

Oui... oui... des remèdes pires que le mal.

LE DOCTEUR

Vous vous trompez !

L'AVARIÉ

Vous ne me ferez pas croire qu'on peut guérir.

LE DOCTEUR

On le peut.

L'AVARIÉ

... Et que je ne suis pas condamné à...

LE DOCTEUR

Je vous le jure.

L'AVARIÉ

Vous ne vous trompez pas... vous ne me trompez pas... On m'avait dit...

LE DOCTEUR, *haussant les épaules.*

On vous avait dit... On vous avait dit!... Je parie que vous connaissez la législation du mur mitoyen chez les Chinois.

L'AVARIÉ

Oui, naturellement! mais je ne vois pas quel rapport...

LE DOCTEUR

Au lieu de vous l'apprendre, monsieur, on aurait beaucoup mieux fait de vous dire ce qu'est le mal dont vous souffrez... Vous en auriez peut-être eu assez peur pour éviter de le contracter.

L'AVARIÉ

Oh! monsieur! qui est-ce qui aurait pu croire cela d'une femme aussi distinguée!... Vous pensez bien que je n'ai pas été choisir une fille des rues... Elle habite rue de Berne — un beau quartier.

LE DOCTEUR

Le quartier n'y fait rien. Cette maladie-là n'est pas comme tant d'autres, elle n'a pas de préférence pour les malheureux.

L'AVARIÉ

Mais monsieur, c'est presque une honnête

femme ! C'est l'amie de la maîtresse d'un de mes camarades, laquelle est une femme mariée, et elle demeure avec sa mère qui était en voyage .. Elle ne voulait pas m'écouter : je l'ai suppliée pendant une demi-heure. Il a fallu pour la décider que je lui promette une bague comme celle de son amie et elle m'a fait retirer mes chaussures pour monter l'escalier, afin de ne pas donner mal à penser au concierge.

LE DOCTEUR

Eh bien, si l'on vous avait renseigné, vous auriez su que ces circonstances ne sont pas des garanties.

L'AVARIÉ

Vous avez raison, docteur, on nous laisse vraiment trop ignorer...

LE DOCTEUR

Oui, trop...

L'AVARIÉ

On ne peut pourtant pas étaler cela dans les journaux.

LE DOCTEUR

Parce que ?...

L'AVARIÉ

Je vous en parle savamment. Mon père était propriétaire d'un petit journal de province, et si jamais nous avions seulement imprimé ce mot-là, quelle pluie de désabonnements !

LE DOCTEUR

Mais vous publiez des romans sur l'adultère.

L'AVARIÉ

Dame. L'abonné aime ça.

LE DOCTEUR

Vous avez raison, c'est l'éducation du public qu'il faut faire.

L'AVARIÉ

Et puis, qu'est-ce qu'on y gagnerait, après tout, à être renseigné sur ce mal?

LE DOCTEUR

Le connaissant mieux, on l'éviterait plus.

L'AVARIÉ

Ce qu'il faudrait, ce serait un moyen de l'éviter tout à fait.

LE DOCTEUR

Oh! c'est bien simple.

L'AVARIÉ

Dites.

LE DOCTEUR

Cela n'a plus d'intérêt pour vous... Mais quand vous aurez un fils, vous pourrez le lui donner, ce moyen.

L'AVARIÉ

C'est?...

LE DOCTEUR

... De n'aimer qu'une femme... de la prendre vierge et de l'aimer assez pour qu'elle ne vous trompe pas.

L'AVARIÉ

Comme c'est commode! Enfin, s'il ne se marie qu'à vingt-huit ans, mon fils... Cependant...

LE DOCTEUR

Alors, pour qu'il coure les moindres risques, vous lui direz d'aller trouver des marchandes d'amour patentées...

L'AVARIÉ

Avec garantie du gouvernement.

LE DOCTEUR

Et de les choisir un peu mûres.

L'AVARIÉ

Parce que?...

LE DOCTEUR

Parce que, à un certain âge, elles ont toutes payé leur tribut. La plus belle fille du monde peut donner tout ce qu'elle a, non ce qu'elle n'a plus. Voilà ce que vous direz à vos fils.

L'AVARIÉ

Je pourrai donc avoir des enfants?

LE DOCTEUR

Certes !

L'AVARIÉ

Bien portants ?

LE DOCTEUR

Bien portants. Je vous le répète. Si vous vous traitez comme il convient, longuement, consciencieusement, vous aurez peu de chose à redouter.

L'AVARIÉ

C'est certain ?

LE DOCTEUR

Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent.

L'AVARIÉ

Alors, je pourrai me marier ?

LE DOCTEUR

Vous pourrez vous marier.

L'AVARIÉ

Vous ne me trompez pas, n'est-ce pas?... Vous ne me donneriez pas cette confiance... Vous n'exposeriez pas... Dans combien de temps pourrai-je me marier?

LE DOCTEUR

Dans trois ou quatre ans.

L'AVARIÉ

Comment, dans trois ou quatre ans... pas avant!

LE DOCTEUR

Pas avant!

L'AVARIÉ

Pourquoi? Je vais donc être malade pendant tout ce temps-là? Vous me disiez tout à l'heure...

LE DOCTEUR

Le mal ne sera plus dangereux pour vous-même, mais vous, vous serez dangereux pour les autres.

L'AVARIÉ

Mais, docteur, je me marie dans un mois.

LE DOCTEUR

C'est impossible !

L'AVARIÉ

Je ne puis pas faire autrement. Le contrat est préparé, les bans sont publiés... j'ai donné ma parole...

LE DOCTEUR

Voilà bien les clients ! Tout à l'heure vous cherchiez votre revolver : maintenant, vous voulez vous marier dans un mois !

L'AVARIÉ

Parce qu'il le faut!

LE DOCTEUR

Je vous le défends.

L'AVARIÉ

Cela ne peut pas être sérieux. Du moment que le mal n'est pas ce que j'imaginais et qu'on peut en guérir, je ne me suicide pas. Et du moment que je ne me suicide pas, je reprends la suite de mon existence. Je tiens mes engagements : je me marie.

LE DOCTEUR

Non.

L'AVARIÉ

Si... Mon mariage manqué, monsieur le docteur, ce serait un désastre. Vous en parlez

ainsi parce que vous ignorez. Moi, je n'y tenais pas à me marier... J'avais comme une seconde famille ; je vous ai dit : les enfants m'adoraient... c'est ma tante, une vieille fille pleine de tendresse qui m'y a poussé. Ma mère s'est enthousiasmée de ce projet : elle ne désire plus rien que de bercer ses petits enfants. Elle veut me voir « établi, » comme elle dit. Depuis qu'il est question de ce mariage, c'est pour elle une idée fixe, et elle se demande vingt fois par jour si elle vivra assez longtemps pour assister à la réalisation de son rêve. Ce n'est pas tout. Je me suis mis à adorer ma fiancée. Si je reculais maintenant, ma mère mourrait de chagrin, et ma tante me déshériterait. C'est elle qui a la fortune de la famille. Mais je passe là-dessus. Et mon beau-père ! Mon beau-père est un homme à cheval sur les principes, sévère, violent. Il ne plaisante pas avec les choses sérieuses, et cela pourrait me coûter cher, mais

très cher, tout à fait cher. Ajoutez à cela qu'il a un culte pour sa fille. Il me demanderait raison... je ne sais pas ce qui se passerait... Ainsi il y va de la santé de ma mère, de l'héritage de ma tante, de mon avenir, de mon honneur, et peut-être de ma vie. Enfin, je vous dis que j'ai donné ma parole.

LE DOCTEUR

Il faudra la reprendre.

L'AVARIÉ

Vous y tenez ! Mais en supposant même que ce soit possible, je ne saurais reprendre ma signature apposée au bas de l'acte par lequel je m'engage à payer, dans deux mois, la charge de notaire que j'ai achetée.

LE DOCTEUR

Monsieur, toutes ces...

L'AVARIÉ

Vous ne direz pas que j'avais manqué de prudence puisque je n'ai disposé de la dot qu'après la lune de miel...

LE DOCTEUR

Monsieur, toutes ces considérations me sont étrangères. Je suis médecin et rien que médecin. Je ne puis que vous déclarer ceci : Si vous vous mariez avant trois ou quatre ans, vous serez un criminel.

L'AVARIÉ

Non, monsieur, vous n'êtes pas qu'un médecin, vous êtes aussi un confesseur. Vous n'êtes pas qu'un savant et ne pouvez pas vous contenter, après m'avoir observé comme vous observeriez une chose inerte dans votre laboratoire, de me dire : « Vous avez ceci, la science dit cela. Maintenant allez-vous-en. »

— Toute mon existence dépend de vous. Votre devoir est de m'écouter, parce que lorsque vous saurez tout, vous me comprendrez — et vous trouverez le moyen de me guérir dans un mois.

LE DOCTEUR

Mais je me tue à vous dire qu'il n'existe pas, ce moyen ! Je ne serai certain de votre guérison — autant qu'on peut être certain — que dans trois ou quatre ans.

L'AVARIÉ

Je vous dis que vous en trouverez un. Écoutez-moi, monsieur, si je ne me marie pas, je ne touche pas la dot. Voulez-vous me dire comment je paierai les billets que j'ai signés ?

LE DOCTEUR

Oh ! si la question se pose ainsi, c'est tout

simple. Je vais vous donner un moyen de vous tirer d'affaire. Vous allez vous mettre en rapport avec un homme riche, vous ferez tout pour capter sa confiance et lorsque vous y aurez réussi, vous le dévaliserez.

L'AVARIÉ

Je n'ai pas le cœur à plaisanter.

LE DOCTEUR

Je ne plaisante pas. Voler cet homme, l'assassiner même, ce ne sera pas un crime plus grand que celui que vous commettriez en prenant une jeune fille en bonne santé, en vous emparant de sa dot, même s'il faut pour cela l'exposer aux conséquences épouvantables du mal que vous lui aurez donné.

L'AVARIÉ

Conséquences épouvantables?...

LE DOCTEUR

... Et dont la plus épouvantable n'est pas la mort...

L'AVARIÉ

Mais vous me disiez tout à l'heure...

LE DOCTEUR

Tout à l'heure je ne vous disais pas tout. Même atténué, supprimé à peu près par nos remèdes, le mal reste mystérieux, menaçant, et, somme toute, assez grave pour que ce soit une infamie d'y exposer votre fiancée afin de vous éviter un ennui, si gros qu'il soit.

L'AVARIÉ

Mais est-il donc certain que ce malheur arriverait ?

LE DOCTEUR

Même dans la meilleure intention, je ne veux

pas mentir. Non, ce n'est pas absolument certain. C'est probable. Et il est une autre vérité que je dois vous dire maintenant. Nos remèdes ne sont pas infaillibles. Dans un certain nombre de cas, — un très petit nombre — à peine cinq pour cent, ils restent sans effet. Vous pouvez être une de ces exceptions. Votre femme pourrait en être une. Alors ?... Alors... j'emploierai votre mot de tout à l'heure : il faudrait s'attendre aux pires catastrophes.

L'AVARIÉ

Donnez-moi un conseil.

LE DOCTEUR

Je n'en ai qu'un à vous donner. Ne vous mariez pas. Vous avez une tare. Vous avez une dette qui ne vous sera peut-être pas réclamée, mais qu'un créancier impitoyable peut aussi venir tout à coup, à longue échéance, exiger

brutalement. Allons ! vous êtes homme d'affaires. Le mariage est un contrat. Vous marier sans rien dire, c'est entrer dans une Société avec une dissimulation de passif. C'est bien le terme, n'est-ce pas ? C'est une malhonnêteté et cela devrait tomber sous le coup de la loi.

L'AVARIÉ

Comment faire ?

LE DOCTEUR

Allez trouver votre beau-père, et dites-lui nettement la vérité.

L'AVARIÉ

Alors, ce n'est pas un délai de trois ou quatre ans qu'il m'imposera. Il me refusera à tout jamais son consentement.

LE DOCTEUR

Dans ce cas, ne lui dites rien.

L'AVARIÉ

Si je ne lui donne pas un motif, je ne sais pas ce qu'il fera. C'est un homme à se livrer aux pires violences. Et ma fiancée sera encore perdue pour moi. Écoutez, monsieur le docteur, par tout ce que je vous ai dit, vous pouvez me croire un homme d'argent. C'est vrai, je crois que notre premier devoir est de nous faire une situation. On ne m'a appris que cela pendant mon enfance et ma jeunesse. Au temps où nous vivons, tout est là, et je n'aurais pas recherché celle que je dois épouser si elle avait été sans fortune. (*Ému.*) C'est tout naturel. Mais elle a tellement de qualités, elle est tellement meilleure que moi, monsieur, que je l'aime... comme on aime dans les romans... Mon plus gros chagrin, ce n'est pas de ne pas avoir l'étude que j'ai achetée, bien que ce soit un rude crève-cœur et une dure déception;

mon plus gros chagrin, c'est de la perdre, elle… Si vous la voyiez, si vous la connaissiez… vous me comprendriez… (*Tirant son portefeuille.*) J'ai là sa photographie… Tenez, monsieur, regardez… (*Doucement, le docteur refuse du geste.*) Pauvre chérie ! Il faut que je te perde ou que je fasse ton malheur. (*Il embrasse le portrait. En le remettant dans sa poche.*) Je vous demande pardon. Je suis ridicule… Ça m'arrive souvent. Seulement mettez-vous à ma place… je l'aime tant !…

LE DOCTEUR

C'est pour cela qu'il ne faut pas l'épouser.

L'AVARIÉ

Mais comment m'y prendre ?… Si je refuse sans rien dire, on devinera la vérité, et je serai déshonoré.

LE DOCTEUR

On n'est pas déshonoré parce qu'on est malade.

L'AVARIÉ

Avec ça. Les gens sont si bêtes ! Moi, moi-même hier encore, j'aurais ri de quelqu'un que j'aurais su dans mon cas actuel, je l'aurais fui, je l'aurais méprisé... Si j'étais le seul encore à souffrir ! Mais elle, monsieur, elle m'a pris en affection, je vous jure, elle est si bonne ! Elle va avoir un chagrin...

LE DOCTEUR

Moindre que celui qu'elle aurait eu plus tard.

L'AVARIÉ

Ça va être un scandale.

LE DOCTEUR

Vous en évitez un plus grand.

L'AVARIÉ, *mettant sans ostentation deux louis sur le bureau et reprenant ses gants, sa canne et son chapeau, en se levant.*

Je vais réfléchir... Je vous remercie, monsieur le docteur... Je reviendrai la semaine prochaine, comme vous me l'avez dit... probablement. (*Il va pour sortir.*)

LE DOCTEUR, *se levant.*

Non. Je ne vous reverrai pas la semaine prochaine, et même, vous ne réfléchirez pas. Vous êtes venu ici sachant ce que vous aviez, vous êtes venu me demander des conseils avec l'intention de n'en tenir compte que s'ils étaient conformes à votre désir. Une superficielle honnêteté vous a poussé à courir cette chance de mettre votre conscience à couvert. Vous avez voulu avoir quelqu'un sur qui rejeter plus tard, les conséquences de cet acte dont vous

entrevoyez la culpabilité... Ne protestez pas. Beaucoup de ceux qui viennent ici pensent et agissent comme vous pensez et comme vous voulez agir. Mais le mariage, fait contre ma volonté a été, le plus souvent une telle source de calamités, que maintenant j'ai toujours peur de n'avoir pas été assez persuasif, et il me semble que je suis tout de même un peu la cause de ces malheurs. Je devrais pouvoir les empêcher, car ils ne se produiraient pas si ceux qui en sont les auteurs savaient ce que je sais et avaient vu ce que j'ai vu. Jurez-moi, monsieur, que vous allez rompre ce mariage.

L'AVARIÉ

Je ne vous le jurerai point, monsieur le docteur. Je ne puis que vous répéter : Je vais réfléchir.

LE DOCTEUR

Réfléchir à quoi ?

L'AVARIÉ

A ce que vous m'avez dit.

LE DOCTEUR

Mais ce que je vous ai dit est vrai. Vous ne pouvez me faire d'objections nouvelles. J'ai répondu à celles que vous m'avez présentées. Donc, votre conviction doit être établie.

L'AVARIÉ

Mon Dieu, monsieur, vous avez deviné juste en pensant qu'avant de vous venir voir je m'étais un peu renseigné. D'abord, est-il bien certain que j'aie le mal dont vous me croyez atteint ? Vous l'affirmez et c'est peut-être vrai. Mais les médecins, et les plus savants, se trompent quelquefois... N'ai-je pas entendu dire que votre maître Ricord avait soutenu qu'à une certaine époque le mal n'était plus conta-

gieux. Il a prouvé son affirmation par des exemples. Aujourd'hui vous produisez de nouveaux exemples pour dire qu'il avait tort. Je veux bien, moi ! Seulement j'ai bien le droit de réfléchir... Et si je réfléchis, je m'aperçois que tous les maux dont vous me menacez ne sont que des maux probables. Malgré votre désir de m'effrayer, vous avez bien été forcé de me dire qu'il était possible que mon mariage n'ait aucune conséquence fâcheuse pour ma femme.

LE DOCTEUR, *qui se contient à peine.*

Continuez, je vous répondrai.

L'AVARIÉ

Vos remèdes sont puissants, me disiez-vous, et pour que surviennent les catastrophes que vous m'annonciez il faudrait que je fusse parmi les cinq exceptions sur cent que vous constatez et que ma femme encore fût au nombre de

ces mêmes exceptions rares. — Si un mathématicien appliquait à ces données le calcul des probabilités, le résultat de son opération exprimerait certainement par un chiffre si infime la chance d'une catastrophe, qu'en mettant en regard cette probabilité vague d'un malheur provoqué par mon mariage et la certitude absolue d'une série de contrariétés, de douleurs, de troubles, de larmes et d'accidents peut-être tragiques que causerait ma retraite, le mathématicien plus que vous homme de science, et d'une science plus infaillible — conclurait que la sagesse est non pas avec vous, monsieur le docteur, mais avec moi.

LE DOCTEUR

Ah ! vous croyez, monsieur ! Vous vous trompez. Vingt cas identiques au vôtre ont été observés patiemment — du début à la fin. Dix-

neuf fois, la femme a été infectée par son mari, vous entendez, dix-neuf fois sur vingt ; Vous croyez que le mal est sans danger, et vous vous attribuez le droit d'imposer à votre femme la chance, comme vous dites, d'être une de ces exceptions où nos soins sont sans résultat!... Eh bien! Il faut que vous sachiez tout. Il faut que vous connaissiez le mal que votre femme, sans être consultée, aura cinq chances sur cent de contracter. Prenez ce livre, monsieur, c'est celui de mon maître... lisez... lisez vous-même... ici... j'ai marqué le passage... Vous ne voulez pas lire ? Écoutez-moi. (*Il lit avec passion.*) « J'ai eu le spectacle d'une malheureuse jeune femme convertie en un véritable monstre par le fait d'une syphilide phagédénique. Le visage — ou, disons mieux, ce qui restait du visage — n'était qu'une nappe cicatricielle. »

L'AVARIÉ

Assez, monsieur, de grâce !

LE DOCTEUR

Non. Non. J'irai jusqu'au bout. J'ai ici une bonne action à faire et ce n'est pas la sensibilité de vos nerfs qui pourra m'arrêter !... (*Il continue* :) « De la lèvre supérieure, pas trace, l'arcade dentaire supérieure apparaissait à nu... » Allons, je m'arrête, j'ai pitié de vous, de vous qui acceptez pour un autre, pour une femme que vous dites aimer, l'éventualité d'un mal dont vous ne pouvez pas supporter la description. Or, de qui cette femme tenait-elle la syphilis ? Ce n'est pas moi qui parle, c'est ce livre. — « D'un misérable doublé d'un imbécile qui n'avait pas craint d'aborder le mariage en pleine explosion secondaire (comme cela fut établi plus tard), et qui, de plus, avait jugé bon

de ne pas faire traiter sa femme pour ne pas éveiller les soupçons. » Ce qu'a fait cet homme, c'est ce que vous voulez faire, monsieur.

L'AVARIÉ

Je mériterais toutes ces épithètes et de plus brutales encore si je me mariais, en sachant que mon mariage provoquera de telles épouvantes. Mais cela, je ne le crois pas. — Vous et vos maîtres, vous êtes des spécialistes, et vous êtes, par conséquent, portés à tout rattacher à ce qui fait l'objet de vos études ; un cas tragique, exceptionnel, exerce sur vous comme une fascination et vous ne le croyez jamais assez en lumière.

LE DOCTEUR

Je connais l'argument.

L'AVARIÉ

Laissez-moi continuer, je vous en supplie.

Vous m'avez dit que sur sept hommes, il y avait un syphilitique, vous m'avez dit qu'il y en avait cent mille à Paris, qui allaient et venaient, alertes et bien portants.

LE DOCTEUR

Il y en a cent mille en effet qui momentanément ne sont pas, d'une façon apparente, sous l'influence de leur diathèse. Mais des milliers ont passé dans nos hôpitaux, victimes des plus effroyables ravages que notre pauvre corps puisse supporter. Ceux-là, vous ne les voyez pas, — et ils ne comptent pas pour vous... Mais encore, s'il ne s'agissait que de vous, vous pourriez tenir ce raisonnement. Ce que je déclare, ce que j'affirme de toute la violence de ma conviction, c'est que vous n'avez pas le droit d'exposer une créature humaine à des éventualités — rares, je le sais, mais terribles,

je le sais mieux encore. Qu'avez-vous à répondre ?

L'AVARIÉ

Rien ! Là, vous avez raison... Je ne sais plus quoi penser...

LE DOCTEUR

Et vous interdisant le mariage, est-ce que je vous l'interdis à tout jamais ? Est-ce que je vous donne à croire que vous ne serez jamais guéri ? Non, je vous laisse au contraire toutes les espérances. Mais je vous demande un délai de trois ou quatre ans parce que pendant ce temps-là, je pourrai savoir si vous êtes au nombre de ces malheureux que je plains de tout mon cœur et pour lesquels le mal est sans pitié ; parce que pendant ce temps-là, vous serez dangereux pour votre femme et pour vos enfants. Les enfants ! Je ne vous en ai pas

encore parlé!... (*Tendre, persuasif.*) Allons, monsieur, vous êtes un brave homme; vous êtes trop jeune pour que certaines choses ne vous émeuvent pas, pour être insensible à la pitié... Il n'est pas possible que je ne trouve pas le chemin de votre cœur et que je ne vous impose pas ma conviction. Mon émotion en vous parlant vous prouve bien que je compatis à votre tristesse et que je souffre avec vous. C'est au nom de ma sincérité que je vous supplie. Vous l'avez reconnu : vous n'avez pas le droit d'exposer votre femme à de telles détresses, mais il n'y a pas qu'elle que vous pouvez frapper, vous pourrez encore l'atteindre dans ses enfants, dans vos enfants... Et tenez, je vous exclus pour un moment de ma pensée, vous et elle; c'est au nom de ces innocents que je vous implore, c'est l'avenir, c'est la race que je défends! Ecoutez-moi... écoutez-moi. Sur les vingt ménages dont je vous parlais, quinze

seulement ont eu des enfants. Ils en ont eu vingt-huit à eux quinze. Savez-vous combien il en a survécu? Trois, monsieur. Trois sur vingt-huit. La syphilis est surtout une grande tueuse d'enfants. — Hérode règne en France et sur toute la terre et recommence chaque année son massacre d'innocents. Et si ce n'est pas blasphémer contre la Vie sacrée, je dis que les plus heureux sont ceux qui ont disparu. Visitez les hôpitaux d'enfants. Nous connaissons le type de l'enfant des syphilitiques. Ce type est classique et les médecins les désignent entre tous, ces petits vieux qui ont l'air d'avoir déjà vécu et d'avoir gardé le stigmate de toutes nos infirmités, de toutes nos déchéances. Parmi les rachitiques, parmi les petits corps surmontés de têtes trop grosses qu'ils ne peuvent soutenir, parmi les bossus, les difformes, les monstres, les pieds-bots, les becs-de-lièvre, les boiteux par luxation congénitale

de la hanche, un grand nombre sont des victimes de pères qui se sont mariés en ignorant ce que vous savez maintenant, ce que je voudrais pouvoir aller crier sur les places publiques !... — Je vous ai tout dit sans rien dramatiser. Réfléchissez. Pesez, à présent, le pour et le contre, faites la somme des malheurs possibles et des misères certaines. Mais méfiez-vous de vous-même, et songez bien qu'il y a dans un des plateaux de la balance les malheurs d'autrui, et dans l'autre, vos propres malheurs. Prenez garde d'être injuste.

L'AVARIÉ

Bien. Je cède. Je ne me marierai pas. J'inventerai je ne sais quoi... j'obtiendrai un délai de six mois... mais plus, je ne puis.

LE DOCTEUR

Il me faut trois ans, il me faut quatre ans.

L'AVARIÉ

Non, docteur. Ayez pitié de moi... Vous pourrez me guérir d'ici-là.

LE DOCTEUR

Non, non, non !

L'AVARIÉ, *suppliant.*

Si, la science est toute-puissante...

LE DOCTEUR

La science n'est pas Dieu. Il ne se fait plus de miracles.

L'AVARIÉ

Si vous le vouliez bien !... Vous êtes un grand savant. Cherchez, inventez, trouvez ! Essayez sur moi quelque méthode nouvelle. — Doublez, décuplez les doses — Faites-moi souffrir. Je me livre à vous. Tout, je supporterai tout, je vous le jure... Il doit bien y avoir

un moyen de me guérir en six mois... Tenez, je ne réponds pas de moi après ce délai... Alors, c'est au nom de ma femme et au nom des enfants que je vous en prie. Pour eux, faites quelque chose !...

LE DOCTEUR

Mais assez, monsieur, assez !

L'AVARIÉ

A genoux, je me mettrai à genoux. Oh ! si vous faisiez cela ! je vous bénirais, je vous adorerais comme on adore un dieu !... Toute ma reconnaissance, toute ma vie... la moitié de ma fortune !... Par grâce, docteur, exaucez-moi, inventez quelque chose, faites une découverte... ayez pitié !...

LE DOCTEUR

Vous voudriez que je fisse pour vous plus que pour tous les autres ?

L'AVARIÉ

Oui.

LE DOCTEUR

Sachez donc, monsieur, que pour chacun de nos malades, nous faisons tout ce que nous pouvons, que ce soit le plus grand personnage ou le dernier venu de nos services d'hôpital. Nous n'avons pas de secrets en réserve pour les gens plus fortunés ou plus infortunés que les autres et qui sont plus pressés de guérir.

L'AVARIÉ

Adieu, docteur.

LE DOCTEUR

Au revoir, monsieur.

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

ACTE DEUXIÈME

Le bureau particulier de Georges.

A gauche, une fenêtre. Devant cette fenêtre un bureau, pas trop grand, sur lequel est un téléphone. Un fauteuil. La personne qui serait assise à ce bureau tournerait le dos au public.

A droite du bureau, un fauteuil puis une petite table chargée d'ouvrages de femme.

Des fleurs, une chaise près de cette table.

Tout à fait au premier plan, entre la fenêtre et la rampe, un fauteuil très profond.

Au fond, une bibliothèque coquette.

A droite, au fond, en pan coupé, une porte d'entrée.

Un piano et son tabouret, une chaise.

Une table de salon, avec des fleurs devant la bibliothèque.

SCÈNE PREMIÈRE

L'ÉPOUSE, *puis* L'AVARIÉ. Au lever du rideau, Henriette est assise près de la petite table voisine du bureau. Elle travaille à un coquet bonnet d'enfant. Après un moment, elle en coiffe son poing.

L'ÉPOUSE

Voilà encore un petit bonnet que je vais pouvoir envoyer à la nourrice. Qu'elle sera gentille là-dessous, ma petite Germaine !... Allons, Maimaine, faisez une risette à sa maman !... Oh ! amour... (*Elle embrasse le bonnet et se remet au travail. Entre Georges par le fond.*)

L'AVARIÉ, *ouvrant la porte et restant dans l'antichambre, où il se débarrasse.*

Allô, allô ! (*Rire.*) Ah ! ah ! ah !

L'ÉPOUSE, *qui s'est levée très gaie, très franche.*

Oh ! tu sais, j'avais reconnu ta voix.

L'AVARIÉ

C'est pas vrai... (*Baiser.*) Bonjour, petite femme adorée. . elle a été attrapée, la pauvre petite femme. (*Rire.*) Ah ! ah ! ah !

L'ÉPOUSE, *riant aussi.*

Ne ris donc pas comme ça.

L'AVARIÉ

« Allô ! allô !... madame Georges Dupont ? » (*Contrefaisant une voix de femme timide.*) « Oui... monsieur... c'est moi monsieur... » Et je sentais que tu rougissais, au bout du fil.

L'ÉPOUSE, *toujours riant.*

Je n'ai pas dit « c'est moi, monsieur, » avec

ce ton-là... J'ai dit « oui monsieur » tout simplement.

L'AVARIÉ

« Allô, madame Georges Dupont? Est-ce que Georges est là? (*Rire.*) Tu marchais!... ah! ne viens pas dire que tu ne marchais pas. (*En voix de femme.*) « Non, monsieur... qui est-ce qui me parle? » Je ne pouvais plus me tenir... « c'est moi Gustave... » Tu marchais toujours.

L'ÉPOUSE

Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que ton ami Gustave...

L'AVARIÉ

Et quand j'ai ajouté : (*Toujours en imitant la voix de Gustave.*) « Tu vas bien ce matin? »

Tu as fait un « quoi? » si ahuri, un « quoi » en l'air, comme ça : « quoi ? »

L'ÉPOUSE

Oui, mais alors, j'ai deviné que c'était toi.

L'AVARIÉ

Je crois bien, j'ai éclaté de rire... Je me suis bien amusé... (*Il s'assied en face d'elle à droite, près de la cheminée, sur un bras de fauteuil et la contemple, heureux.*)

L'ÉPOUSE, *assise également et le regardant, heureuse.*

Quel drôle de bonhomme tu fais !

L'AVARIÉ

Moi ?

L'ÉPOUSE, *toujours gaie.*

Si je ne te connaissais pas comme je te con-

nais, depuis une quinzaine d'années... et après un an de mariage.

L'AVARIÉ, *curieux.*

Tu me connais... Eh bien... Dis !... Parle !... Dis ce que tu penses de moi...

L'ÉPOUSE

Tu es inquiet, tu es jaloux, tu es soupçonneux... Tu passes ta vie à te mettre toi-même des mouches dans ton lait et à inventer des combinaisons savantes pour les en retirer.

L'AVARIÉ, *content qu'on parle de lui.*

Moi... tu crois ça... ah ! tu crois ça... Et puis encore, dis encore ce que tu crois.

L'ÉPOUSE

Ce n'est pas vrai ?

GEORGES, *un rire qui est un aveu.*

Après ?

L'ÉPOUSE

Ce n'est pas un piège que tu m'as tendu ce matin ?

L'AVARIÉ, *de même.*

Non...

L'ÉPOUSE

Tu as d'abord voulu être certain que je n'étais pas sortie... Tu m'avais priée de ne pas aller au Louvre aujourd'hui.

L'AVARIÉ, *naïf.*

Oui, c'est vrai...

L'ÉPOUSE

Et comme tu soupçonnes tout le monde... même moi !...

L'AVARIÉ

Non, pas toi.

L'ÉPOUSE

Si, et je ne t'en veux pas parce que tu es ainsi depuis toujours et parce que je sais qu'au fond de tout cela il y a beaucoup de timidité et un peu de souffrance.

L'AVARIÉ, *grave.*

On s'est tant moqué de moi lorsque j'étais petit.

L'ÉPOUSE, *gaie.*

Et puis tu as peut-être des raisons de n'avoir pas confiance dans la réserve de l'ami intime du mari, gros conquérant.

L'AVARIÉ, *riant.*

Ah! ah! je ne sais pas ce que tu veux dire, ma parole!

L'ÉPOUSE

Et si je t'avais répondu, croyant parler à Gustave : « Ça va bien, et toi » ?

GEORGES, *riant.*

Oui, c'est un jeu qu'il ne faudrait pas conseiller à tout le monde. (*Changeant de conversation.*) Tu ne sais pas... En arrivant... Justin...

L'ÉPOUSE

Eh bien?

L'AVARIÉ

Il a déclaré vouloir une augmentation.

L'ÉPOUSE

Il a bien choisi son moment.

L'AVARIÉ

N'est-ce pas?... Je lui ai demandé si la vente de mes cigares ne lui suffisait pas.

L'ÉPOUSE

Alors?...

L'AVARIÉ

Il s'est fâché et m'a rendu son tablier. Cette fois, je l'ai accepté. Il est furieux.

L'ÉPOUSE

Tu as bien fait.

L'AVARIÉ

Il partira à la fin du mois, et nous en serons débarrassés... Maman va être enchantée... Dis-moi, elle n'a pas envoyé de dépêche, maman ?

L'ÉPOUSE

Non.

L'AVARIÉ

Alors, c'est qu'elle ne reviendra que demain.

L'ÉPOUSE

Si elle s'écoutait, elle ne la quitterait jamais sa petite fille.

L'AVARIÉ

Tu ne vas pas être jalouse ?

L'ÉPOUSE

Je suis un peu inquiète... Je sais bien que s'il y avait eu quelque chose ta mère nous aurait télégraphié.

L'AVARIÉ

Dès hier, comme il était convenu.

L'ÉPOUSE

Nous aurions peut-être mieux fait de le garder avec nous, notre bébé.

L'AVARIÉ

Tu reviens là-dessus ?

L'ÉPOUSE

Non... non... Ne gronde pas... Je reconnais que l'air de Paris ne lui convenait pas.

L'AVARIÉ

Tu crois encore que la poussière de mes dossiers eut été meilleure à respirer pour elle que l'air de la campagne.

L'ÉPOUSE, *riant.*

Mais je te dis que non...

GEORGES

Je sais bien qu'il y a le square, avec les odeurs de friture et les militaires.

L'ÉPOUSE

Ne me taquine pas. Tu as raison.

L'AVARIÉ

Ah ! Ce n'est pas malheureux que tu le reconnaisses une fois au moins.

L'ÉPOUSE

Et puis elle est très bien. La nourrice est une brave femme.

L'AVARIÉ

Et elle est fière, la nourrice, d'élever la petite fille de monsieur le député.

L'ÉPOUSE

Mon père n'est pas député de cet arrondissement-là, mais tout de même...

L'AVARIÉ

Mais tout de même il est député du département.

L'ÉPOUSE

C'est juste.

L'AVARIÉ

Je l'entends, la nourrice, avec ses commères : (*Imitant le paysan à la parisienne.*) « J'avions bè d'la chance, jarniguè... j'avions la fille à la fille de not' députai... Serviteur,

ma bonne dame... Qu'elle est aussi grosse que not' petit viau... Et pis qu'alle est intelligente jarniguè... alle comprend tout... j'avions bè d'la chance, jarniguè... J'avions la fille à la fille de notre députai !... »

L'ÉPOUSE, *riant.*

Qu'il est bête !... Qu'il est bête... D'abord elle ne parle pas comme ça...

L'AVARIÉ

Dis tout de suite que je ne sais pas faire les imitations, n'est-ce pas ?

L'ÉPOUSE

Je ne dis pas ça.

L'AVARIÉ

Et tu crois que s'il n'avait pas été certain, mille fois certain, que la petite serait bien soi-

gnée, maman l'aurait donnée à cette nourrice... et qu'elle ne l'aurait pas déjà ramenée, elle qui va la voir toutes les semaines...

L'ÉPOUSE

Quelquefois deux fois par semaine.

L'AVARIÉ

Oui...

L'ÉPOUSE

Ah! notre petite Germaine peut se vanter d'avoir une grand'mère qui l'aime un peu...

L'AVARIÉ

Je crois.

L'ÉPOUSE

Aussi je l'adore, ta mère... elle est si bonne...

L'AVARIÉ

Nous sommes tous comme ça dans la famille.

L'ÉPOUSE

Figure-toi, un jour... la dernière fois que nous sommes allés là-bas... avec elle... tu étais sorti... je ne sais pas où tu étais allé...

L'AVARIÉ

Voir un bahut du seizième...

L'ÉPOUSE

Ah! oui, ton fameux bahut! (*Elle rit.*)

L'AVARIÉ

Parlons pas de ça... tu disais...

L'ÉPOUSE

Tu n'étais pas là, la nourrice était à la messe, je crois.

L'AVARIÉ

Ou chez le marchand de vins... continue, continue...

L'ÉPOUSE

Moi, j'étais dans la petite chambre, et bonne maman se croyait toute seule avec Germaine... Je l'entendais... Elle lui en racontait de toutes les couleurs... Des jolis petits mots... bêtas si tu veux, mais tendres... J'avais à la fois envie de rire et envie de pleurer.

L'AVARIÉ

Elle devait l'appeler « mon petit bon Dieu ? »

L'ÉPOUSE

Juste ! Tu l'as entendue ?

L'AVARIÉ

Non, mais c'est comme ça qu'elle m'appelait, moi, dans le temps.

L'ÉPOUSE

C'est ce jour-là qu'elle a juré que la petite l'avait reconnue et qu'elle avait ri.

L'AVARIÉ

Oh ! Eh bien, et une autre fois, ici... Je suis entré dans sa chambre, à maman, elle ne m'avait pas entendu parce que la porte était entr'ouverte, et je l'ai vue, elle était en extase devant un des petits souliers de baptême qu'elle a voulu qu'on lui donne... Tu sais...

L'ÉPOUSE

Oui, oui.

L'AVARIÉ

Attends donc... elle l'a pris et elle l'a embrassé...

L'ÉPOUSE

Alors, qu'est-ce que tu as dit ?

L'AVARIÉ

Rien, je me suis retiré tout doucement, tout

doucement, et, à travers la porte, j'ai envoyé un gros baiser à la bonne grand'mère.

L'ÉPOUSE

Et qu'elle n'a pas été longtemps à s'habiller l'autre jour, après avoir reçu la lettre de la nourrice, pour aller prendre le train de huit heures cinquante-neuf.

L'AVARIÉ

Il n'y avait pourtant rien...

L'ÉPOUSE

Oh non ! mais après tout, elle a peut-être eu raison... et peut-être j'aurais dû aller avec elle...

L'AVARIÉ

Tu es naïve ma pauvre Henriette ! Tu crois tout ce qu'on te dit... moi, j'ai bien flairé tout

de suite, la vérité... La nourrice veut nous tirer une carotte... veux-tu parier?... Tiens, je te parie quelque chose... qu'est-ce que tu veux parier... Tu ne veux pas?... Veux-tu... Tiens... je te parie le beau collier... Tu sais, avec la grosse perle?...

L'ÉPOUSE

Non, j'aurais trop peur de gagner.

L'AVARIÉ

T'es bête (*Rire.*) Tu crois donc que je ne l'aime pas autant que tu l'aimes, ma petite gosse... Sais-tu seulement l'âge qu'elle a... Non, mais son âge... là... exactement... ah! tu vois!... elle a quatre-vingt et onze jours et huit heures... (*Rire.*) ah! ah!... Hein, quand elle marchera toute seule!... On la reprendra avec nous... Il faut attendre encore au moins six mois.

L'ÉPOUSE

Oui, six mois, c'est long. Je pense : si tu n'avais pas fait retarder notre mariage de six mois, elle serait là aujourd'hui.

L'AVARIÉ

Je t'ai déjà répété cent fois que je n'avais fait que mon devoir... Enfin, réfléchis, voilà un médecin qui me dit que je suis peut-être poitrinaire... Je n'allais pas me marier...

L'ÉPOUSE

Est-ce que tu as l'air d'un poitrinaire toi,... c'est un âne, ton médecin.

L'AVARIÉ

Ça, en général, je te l'accorde, ils ne sont pas forts.

L'ÉPOUSE

Et tu voulais attendre trois ou quatre ans même...

L'AVARIÉ

Oui, pour être certain que vraiment je n'avais rien aux poumons...

L'ÉPOUSE

Tu m'appelais naïve, tout à l'heure, et toi, parce qu'un médecin...

L'AVARIÉ

Mais tu sais bien que réellement j'avais, paraît-il, un commencement de bronchite chronique... Je sentais bien... quand je respirais, un peu fort,... tiens, comme cela... un peu plus fort encore... comme cela... oui... j'éprouvais ici et là de chaque côté de la poitrine une lourdeur, un embarras...

L'ÉPOUSE

Ce n'est pas cela qui aurait dû faire reculer notre mariage.

L'AVARIÉ, *debout.*

Si, si. C'était un devoir, je te dis. Je n'avais pas le droit de t'exposer à avoir un époux phtisique... et t'exposer toi-même... Je ne regrette rien... Seulement, les célébrités... à présent, ça me fait rire... Non, mais si je connaissais quelqu'un de malade, je lui dirais : « Vous savez, les célébrités à quarante francs la consultation... je ne vous les conseille pas ! »

L'ÉPOUSE

Celui-là demandait quatre ans pour te guérir...

L'AVARIÉ

Dame... Tu sais .. ce sont des médecins,

mais ce sont des hommes, il faut bien qu'ils vivent, n'est-ce pas... alors, des consultations à ce prix-là, ils aiment mieux qu'il y en ait beaucoup !

L'ÉPOUSE

Et un petit médecin de rien du tout t'a guéri en trois mois.

L'AVARIÉ

Un petit médecin de rien du tout... J'ai trouvé son adresse à la quatrième page de mon journal... c'est même embêtant que je l'aie perdue... et oubliée... mais oubliée, là, tout à fait... Je sais bien vaguement que c'est dans le quartier des Halles, mais on me dirait : « Tu vas le retrouver ou on te coupera le cou », je serais forcé de me laisser couper le cou... c'est vrai...

L'ÉPOUSE

Et voilà pourquoi Germaine a six mois de moins qu'elle ne devrait avoir.

L'AVARIÉ

Ça fait que nous la garderons plus longtemps... Dame !... Elle se mariera six mois plus tard, comme ça.

L'ÉPOUSE

Oh ! ne m'en parlez pas. J'ai déjà de la peine de penser qu'elle se mariera un jour.

L'AVARIÉ

Moi, je me vois montant, avec elle à mon bras, l'escalier de la Madeleine.

L'ÉPOUSE

Pourquoi de la Madeleine ?

L'AVARIÉ

Je ne sais pas... Je la vois sous son voile blanc, et moi en habit... décoré.

L'ÉPOUSE

Décoré!... qu'est-ce que tu aurais fait pour être décoré?

L'AVARIÉ

Je ne sais pas... mais je me vois décoré... explique ça comme tu voudras, moi, je me vois décoré... Je vois aussi, tout comme si j'y étais, les mollets blancs du suisse, sa hallebarde, les petites modistes et un marmiton faisant la haie.

L'ÉPOUSE

C'est loin, tout cela.

L'AVARIÉ

Dame, oui.

L'ÉPOUSE

Heureusement... (*Se levant.*) Allons! Tu veux bien que j'aille faire mes visites maintenant?

L'AVARIÉ

Va, ma petite femme... va... moi je vais travailler dur pendant ce temps-là... Tu ne seras pas en bas que j'aurai déjà le nez dans mes paperasses... Au revoir.

L'ÉPOUSE

Au revoir. (*Baiser. Elle sort par le fond, à droite. Dès qu'elle est sortie, Georges allume une cigarette et va s'étendre dans le fauteuil de gauche, après s'être arrêté un moment devant la glace... Il fredonne... Comme il ne se trouve pas encore assez à l'aise, il déplace le fauteuil de son bureau pour y mettre ses*

pieds. Bouffées de fumée ; chantonnement. Béatitude. Entre madame Dupont par la gauche.)

SCÈNE II

L'AVARIÉ, LA MÈRE

L'AVARIÉ, *se levant.*

Tiens, maman ! Comment se fait-il ? Nous n'avons pas reçu de dépêche .. Nous ne t'attendions que demain... Henriette vient de sortir... on peut la rappeler.

LA MÈRE

Non... Je ne voulais pas qu'Henriette fût là à mon arrivée.

L'AVARIÉ

Qu'est-ce qu'il y a ?

(*Tout ce qui suit, jusqu'à la fin de la scène, est coupé par de longs silences avant chaque réplique.*)

LA MÈRE

J'ai ramené l'enfant et la nourrice.

L'AVARIÉ

Est-ce que la petite est malade ?

LA MÈRE

Oui.

L'AVARIÉ

Qu'est-ce qu'elle a ?

LA MÈRE

Rien de grave... pour le moment, du moins.

L'AVARIÉ

Il faut envoyer chercher le docteur.

LA MÈRE

Je viens de chez lui.

L'AVARIÉ

Bon. Je ne sortirai pas. Je vais l'attendre.

LA MÈRE

Je l'ai vu.

L'AVARIÉ

Tu as eu la chance de le trouver!

LA MÈRE

Je lui avais télégraphié de là-bas. Je lui ai porté la petite.

L'AVARIÉ

C'était donc si pressé.

LA MÈRE

D'après ce que m'avait dit le médecin de la nourrice, j'avais hâte d'être rassurée.

L'AVARIÉ

Et en somme, il n'y a rien de grave.

LA MÈRE

Pour le moment.

L'AVARIÉ

Quand tu es arrivée là-bas, comment as-tu trouvé Bébé?

LA MÈRE

Assez bien, mais j'ai fait venir le médecin tout de suite.

L'AVARIÉ

Qu'est-ce qu'il a dit?

LA MÈRE

Qu'il fallait retirer notre petite et la mettre au biberon.

L'AVARIÉ

En voilà une idée!

LA MÈRE

Il m'a déclaré que le mal dont elle souffrait pouvait devenir très grave. Alors, sans rien lui dire, j'ai décidé Nounou, et nous avons pris le train.

L'AVARIÉ

Enfin... quelle maladie a-t-elle?

LA MÈRE, *après réflexion*

Je ne sais pas.

L'AVARIÉ

Tu ne l'as pas demandé?

LA MÈRE

Si.

L'AVARIÉ, *commencement d'inquiétude.*

Eh bien ?

LA MÈRE, *après un silence.*

Il m'a répondu évasivement.

L'AVARIÉ, *sans accent.*

Il n'en savait rien lui-même, probablement.

LA MÈRE, *après un silence.*

Probablement. (*Pendant tout ce qui suit, ils évitent de se regarder en face.*)

L'AVARIÉ

Mais notre médecin, lui... t'a dit...

LA MÈRE

Ce n'est pas chez lui que je suis allée.

L'AVARIÉ

Ah ! (*Un très long silence.*)

GEORGES, *à voix plus basse.*

Pourquoi ?

LA MÈRE

Celui de la nourrice m'avait tellement effrayée...

L'AVARIÉ

Vraiment ?

LA MÈRE

Oui... c'est un mal... (*Silence.*)

L'AVARIÉ, *angoissé.*

Alors ?...

LA MÈRE

Je lui ai demandé si le cas était assez grave

pour qu'on ne se contente pas de notre médecin ordinaire.

L'AVARIÉ

Qu'est ce qu'il a répondu ?

LA MÈRE

Que si nous en avions les moyens, il serait préférable, en effet, de voir une célébrité.

L'AVARIÉ, *essayant de se reprendre.*

Et... où t'a-t-il envoyée ?

LA MÈRE, *lui donnant une carte de visite.*

Là !

L'AVARIÉ

Il t'a envoyée chez ce médecin-là ?

LA MÈRE

Oui. Tu le connais ?

L'AVARIÉ

Non... oui... Je l'ai rencontré, je crois... je ne sais pas. (*Tout bas.*) Mon Dieu !

LA MÈRE, *après un silence.*

Il va venir te parler.

L'AVARIÉ, *osant à peine prononcer les mots.*

Il est donc inquiet ?

LA MÈRE

Non. Il veut te parler !

L'AVARIÉ

Il veut me parler !

LA MÈRE

Oui.

L'AVARIÉ, *résigné.*

C'est bien.

LA MÈRE

Lorsqu'il a vu la nourrice — que j'avais laissée au salon — il m'a rappelée dans son cabinet et m'a dit : « Madame, il m'est impossible de continuer à donner des soins à cet enfant, si je n'ai pas, aujourd'hui même, une conversation avec le père. » — J'ai dit : « Bien... » et je lui ai donné ton adresse. Il ne tardera pas.

L'AVARIÉ, *sans larmes, à lui-même, bas.*

Ma pauvre petite fille !

LA MÈRE, *le regardant.*

Oui, c'est une pauvre petite.

L'AVARIÉ, *après un long silence.*

Maman...

LA MÈRE, *qui a entendu ouvrir la porte.*

Chut ! (*Entre une domestique qui vient dire quelques mots à madame Dupont.*)

LA MÈRE, *à Georges.*

C'est lui !... (*A la domestique.*) Faites entrer. (*A Georges.*) Si tu as besoin de moi, je suis là. (*Elle sort par la gauche. Entre le docteur par la droite.*)

SCÈNE III

GEORGES, LE DOCTEUR

LE DOCTEUR, *à la femme de chambre.*

Alors, on viendra me chercher ici, n'est-ce pas, lorsque l'enfant sera réveillé ?

LA FEMME DE CHAMBRE

Oui, monsieur le docteur. (*Elle sort.*)

L'AVARIÉ, *dans la plus grande émotion.*

Bonjour, monsieur le docteur... Vous ne me reconnaissez pas ?

LE DOCTEUR, *sans éclat.*

Vous... c'est vous... (*Découragé plus que colère.*) Vous vous êtes marié et vous avez un enfant... après ce que je vous avais dit... (*Chuchoté.*) Vous êtes un misérable.

L'AVARIÉ

Laissez-moi vous expliquer.

LE DOCTEUR

Rien. Il ne peut pas y avoir d'explications à ce que vous avez fait.

L'AVARIÉ, *suppliant, après un silence.*

Vous allez bien soigner ma petite fille tout de même, n'est-ce pas? (*Le docteur hausse les épaules.*)

LE DOCTEUR, *à voix basse.*

Imbécile!

L'AVARIÉ, *qui n'a pas entendu.*

J'ai pu seulement retarder de six mois.

LE DOCTEUR, *sans dureté.*

En voilà assez, monsieur. Tout cela ne me regarde pas. J'ai eu tort même de vous montrer mon indignation. J'aurais dû vous laisser vous juger vous-même. Je n'ai à m'occuper ici que du présent et de l'avenir, de l'enfant et de la nourrice.

L'AVARIÉ

Elle n'est pas en danger ?

LE DOCTEUR

La nourrice est en danger d'être contaminée.

L'AVARIÉ

Non, mais... mon enfant ?

LE DOCTEUR

Jusqu'à présent, les symptômes ne sont pas inquiétants.

L'AVARIÉ

Merci, docteur. (*Détaché.*) Alors, vous me disiez, pour la nourrice... Est-ce que vous consentiriez à ce que j'appelle maman, elle sait mieux que moi...

LE DOCTEUR

Comme vous voudrez...

L'AVARIÉ, *allant à la porte et revenant très ému.*

J'ai une prière à vous adresser, monsieur. Faites que ma femme, faites que personne ne sache rien de ce qui s'est passé... Si ma pauvre femme apprenait que c'est moi qui suis la

cause... c'est pour elle que je vous supplie... Elle, elle n'est pas coupable.

LE DOCTEUR

Je ferai tout mon possible pour qu'elle ignore la véritable nature de la maladie, je vous le promets.

L'AVARIÉ

Oh! comme je vous remercie... comme je vous remercie...

LE DOCTEUR

Ne me remerciez pas... C'est pour elle et non pour vous, en effet, que je consentirai à mentir.

L'AVARIÉ

Et maman?

LE DOCTEUR

Madame votre mère connaît la vérité.

L'AVARIÉ

Mais...

LE DOCTEUR

Je vous en prie, monsieur... Nous avons à causer assez longuement de choses très sérieuses. (*Georges va à la porte du fond et fait entrer sa mère.*)

SCÈNE IV

LA MÈRE, LE DOCTEUR, L'AVARIÉ. Madame Dupont salue le docteur, lui fait signe de s'asseoir dans le fauteuil qui est près de la cheminée et s'assied sur la chaise voisine de la petite table. Georges s'assied à gauche, devant le bureau.

LE DOCTEUR

Madame, j'ai prescrit un traitement pour l'enfant, j'espère améliorer son état et prévenir

de nouvelles manifestations. Mais mon devoir et le vôtre ne s'arrêtent pas là. S'il en est temps encore, il faut sauvegarder la santé de la nourrice.

LA MÈRE

Dites-nous ce qu'il faut faire, monsieur le docteur.

LE DOCTEUR

Il faut cesser l'allaitement.

LA MÈRE

Il faut changer cette nourrice?

LE DOCTEUR

Madame, l'enfant ne peut plus être élevé au sein, ni par cette nourrice, ni par aucune nourrice saine.

LA MÈRE

Pourquoi?

LE DOCTEUR

Parce que l'enfant donnerait son mal à celle qui lui donnerait son lait.

LA MÈRE

Mais monsieur le docteur... Si on la met au biberon, notre petite, elle va mourir.

L'AVARIÉ, *éclatant en sanglots.*

Oh ! ma pauvre petite fille... mon Dieu ! mon Dieu ! c'est moi... c'est moi... oh ! oh !

LE DOCTEUR

L'allaitement bien dirigé, au lait stérilisé...

LA MÈRE

Cela peut convenir aux enfants bien portants, mais à trois mois on ne peut pas retirer le sein à un pauvre bébé comme le nôtre, chétif et malade. Plus que tout autre, cet enfant a besoin d'une nourrice. Est-ce vrai ?

LE DOCTEUR

C'est vrai, mais...

LA MÈRE

Dans ce cas, entre la vie de l'enfant et la santé d'une nourrice, vous comprenez bien que mon choix est fait.

L'AVARIÉ, *sanglots.*

Oh! oh! oh!

LE DOCTEUR

Madame, votre amour pour ce bébé vient de vous faire dire une férocité. Vous n'avez pas à choisir. Je m'opposerai à l'allaitement. La santé de cette femme ne vous appartient pas.

LA MÈRE

La vie de notre enfant non plus, ne vous appartient pas. Comment! S'il y a un moyen

de la sauver, c'est de lui donner plus de soins qu'à aucun autre et vous voudriez que je la mette à un mode de nourriture que vous, les médecins, vous condamnez même pour les enfants vigoureux. Vous croyez que je vais me la laisser prendre comme cela. Elle aura le lait qu'il lui faut, je vous en réponds ! Ma pauvre petite. Il y aurait une chose — une seule — qu'on pourrait faire pour la sauver, et je la négligerais ! Mais je serais une criminelle ! La nourrice ! la nourrice !... nous saurons faire notre devoir... on la soignera, on l'indemnisera, mais notre enfant avant tout !... Non, monsieur, non... Tout ce qu'on pourra faire pour sauver notre bébé, je le ferai, quoi que ça doive coûter... Ne me demandez pas de le sacrifier... mais... mais... faire ce que vous dites... vous n'y pensez pas !... c'est comme si je la tuais. (*Larmes.*) Oh ! mon pauvre petit ange, mon petit bon Dieu ! (*Georges n'a cessé de sangloter*

pendant que sa mère parlait. Aux derniers mots, ses sanglots deviennent presque des cris. Il frappe du pied, il se tire les cheveux, il souffre comme d'une violente douleur physique.)

L'AVARIÉ

Oh! oh! oh! mon petit enfant! mon petit enfant! oh! oh! oh! (*Bas.*) Misérable! Je suis un misérable... Je suis un criminel!

LE DOCTEUR

Il faut vous calmer, madame, il faut vous calmer... Ce n'est pas avec des sanglots que vous améliorerez la situation... vous devez l'envisager avec sang-froid.

LA MÈRE, *se calmant.*

Vous avez raison, monsieur... Je vous demande pardon, mais si vous saviez ce que c'est

pour moi, cet enfant... J'en ai perdu un à cet âge-là... Je suis vieille... je suis veuve... Je n'espérais pas vivre assez longtemps pour être grand'mère... Vous avez raison .. Calme-toi, Georges... Ce serait mal l'aimer que de nous laisser aller à des larmes... Nous allons causer, monsieur, et sérieusement, froidement... mais je vous déclare que jamais vous ne me déciderez à placer l'enfant dans des conditions qui ne soient pas les meilleures conditions possibles... Je ne veux pas, pour elle, du biberon qui la tuerait. Voilà !...

LE DOCTEUR

Ce n'est pas la première fois que je me trouve dans la situation où nous sommes. Eh bien ! madame, je vous déclare que toujours, vous entendez, toujours, les parents qui ont passé outre à mes conseils, s'en sont cruellement repentis.

LA MÈRE

Ce dont je me repentirais, ce serait...

LE DOCTEUR

Mais vous ne savez pas ce dont est capable une nourrice, vous ne savez pas ce que la rancune, légitime d'ailleurs, jointe à la rapacité, à l'avidité, à la méchanceté des paysans peut inspirer à ces gens-là... pour lesquels le bourgeois est toujours un peu un ennemi, et qui sont féroces lorsqu'ils peuvent se venger sur lui de leur infériorité.

LA MÈRE

Oh ! qu'est-ce qu'elle peut faire ?

LE DOCTEUR

Ce qu'elle peut faire ?... mais elle peut vous faire un procès.

LA MÈRE

Elle est beaucoup trop bête pour avoir cette idée-là.

LE DOCTEUR

D'autres la lui donneront.

LA MÈRE

Et trop pauvre pour en payer les premiers frais.

LE DOCTEUR

Allez-vous donc profiter de son ignorance et de sa pauvreté? D'ailleurs, elle pourrait obtenir l'assistance judiciaire.

LA MÈRE

Cela ne se serait jamais vu.

LE DOCTEUR

Vous croyez? Je connais pour ma part une

dizaine de procès de ce genre, et toujours, lorsqu'il y a eu certitude, les parents ont été condamnés.

LA MÈRE

Vous devez vous tromper, monsieur le docteur, pas dans notre cas. Pas quand il s'est agi de sauver la vie d'un pauvre petit innocent.

LE DOCTEUR

Plusieurs faits identiques se sont présentés... Je pourrais vous donner les dates des jugements.

L'AVARIÉ, *se levant.*

J'ai là le Dalloz, le répertoire. (*Il atteint un livre et l'apporte au docteur.*)

LA MÈRE

C'est inutile...

LE DOCTEUR, *à l'Avarié.*

Vous pourrez vous convaincre. Les parents ont été condamnés une fois ou deux, à payer à la nourrice une rente viagère et les autres fois à lui verser une indemnité dont le chiffre a varié entre trois et huit mille francs.

LA MÈRE

Oh! s'il y avait un procès, nous aurions un bon avocat. Nous pouvons payer et choisir le meilleur, et il demanderait sans doute au tribunal, lequel des deux, de la nourrice ou de l'enfant, a donné le mal à l'autre.

LE DOCTEUR

Vous ne vous apercevez pas que ce serait une monstruosité.

LA MÈRE

Oh! moi je ne le dirais pas. Mais l'avocat,

lui, c'est son métier... Enfin, par ce moyen-là ou par un autre il nous ferait gagner notre procès.

LE DOCTEUR

Et le scandale qui en résulterait, vous y avez pensé ?

L'AVARIÉ, *qui feuilletait son Dalloz.*

Voilà l'arrêt dont parlait le docteur... six mille francs... (*Il apporte son livre.*)

LE DOCTEUR

Vous le ferez lire par madame... Puisque vous avez le répertoire de jurisprudence, donnez-moi donc le volume qui précède celui-là.

L'AVARIÉ, *empressé.*

Oui, docteur, tout de suite.

LE DOCTEUR

Oui, madame, avez-vous pensé au scandale de la publicité?

L'AVARIÉ, *revenant.*

Monsieur le docteur... voulez-vous me permettre de vous donner un petit renseignement... Dans les arrêts de ce genre, on ne met pas les noms.

LE DOCTEUR

On les dit à l'audience.

L'AVARIÉ

C'est vrai.

LE DOCTEUR

Et êtes-vous certain qu'il ne se trouverait pas un journal pour publier le jugement...

LA MÈRE

De quoi se mêlent-ils, ces sales journaux?

LE DOCTEUR

Alors, vous voyez le scandale? Quelle honte ce serait pour vous?

L'AVARIÉ

Le docteur a raison, maman...

LE DOCTEUR

Quelle catastrophe!...

L'AVARIÉ

Surtout pour un notaire. (*Il retourne chercher le volume demandé.*)

LA MÈRE

Nous empêcherons qu'elle fasse le procès. Nous lui donnerons ce qu'elle nous demandera.

LE DOCTEUR

Alors, vous vous livrez poings liés aux

risques d'un chantage. Je connais une famille qui a ainsi « chanté » pendant douze ans.

L'AVARIÉ

Voulez-vous me permettre, monsieur le docteur... On pourrait lui faire signer un reçu.

LE DOCTEUR

Pour solde de tout compte ?

L'AVARIÉ

C'est cela même... Voilà le volume.

LA MÈRE

Et elle serait encore bien contente de rentrer dans son pays avec un bon magot qui lui permettrait d'acheter une maisonnette et un bout de terre. Dans ce pays-là, il n'en faut pas tant pour vivre. (*Entre la nourrice.*)

LA NOURRICE

Monsieur, la p'tite est réveillée...

LE DOCTEUR

Je vais la voir. (*A madame Dupont.*) Nous reprendrons tout à l'heure cette conversation.

LA MÈRE

Parfaitement... Vous n'avez pas besoin de la nourrice, docteur?

LE DOCTEUR

Non, madame.

LA MÈRE

Nounou, voulez-vous rester... attendez une minute... j'ai à vous parler. (*Le docteur sort.*)

SCÈNE V

L'AVARIÉ, LA MÈRE, LA NOURRICE

LA MÈRE, *bas à son fils.*

J'ai trouvé le moyen de tout arranger. Si

nous la mettons au courant et si elle accepte, le docteur n'aura plus rien à dire, n'est-ce pas ?

L'AVARIÉ

Évidemment.

LA MÈRE

Je vais lui promettre que nous lui donnerons deux mille francs, lorsqu'elle partira, si elle consent à continuer l'allaitement.

L'AVARIÉ

Deux mille francs, est-ce assez ?

LA MÈRE

Je verrai. Si elle hésite, j'irai plus loin. Laisse-moi faire.

L'AVARIÉ

C'est cela.

LA MÈRE, *à la nourrice.*

Nounou, vous savez que la petite est un peu malade.

LA NOURRICE

Mais non, madame.

LA MÈRE

Si.

LA NOURRICE

Mais madame, je l'ai bien soignée, je l'ai toujours tenue bien propre.

LA MÈRE

Je ne vous dis pas le contraire. Mais elle est malade : les médecins l'ont dit.

LA NOURRICE

Tiens ! la belle malice !... Les médecins, s'ils ne vous trouvaient pas toujours quelque

chose, on dirait qu'ils ne savent point leur métier.

LA MÈRE

Notre médecin est un grand médecin. Vous avez bien vu vous-même que l'enfant avait des petits boutons.

LA NOURRICE

Mais ça, madame, c'est des feux, c'est l'âcreté du sang qui ressort... faut pas vous tourmenter... Je vous dis moi que c'est la force du sang... c'est pas ma faute... je vous jure qu'elle n'a manqué de rien, et que je l'ai toujours tenue bien propre...

LA MÈRE

On ne vous reproche rien...

LA NOURRICE

Mais qu'est-ce qu'on peut me reprocher...

qu'est-ce qu'on peut me reprocher !... ah ! quel malheur ! Elle est mignonne, la petite, elle est un peu maigrillotte... dame... c'est un enfant de Paris... mais elle se porte bien, j'en réponds.

LA MÈRE

Non, je vous dis... Elle est enrhumée du cerveau... elle a des bobos dans le fond de la gorge.

LA NOURRICE

Mais c'est le médecin qui l'aura égratignée avec cette cuiller qu'il lui mettait dans la bouche par le mauvais bout... Enrhumée du cerveau, ça, c'est vrai... mais si c'est qu'elle a eu froid, je ne peux pas dire quand... j'y comprends rien, rien, rien de rien. Je la tiens toujours bien couverte : elle a jusqu'à trois couvertures... Ou alors, c'est quand vous êtes

venue l'avant-dernière fois, que vous êtes tout le temps à ouvrir les fenêtres, à la maison.

LA MÈRE

Mais encore une fois, nous ne vous faisons pas de reproches.

LA NOURRICE

Oui... Je sais ce que parler veut dire... On a beau être du village...

LA MÈRE

Quoi ? Qu'est-ce que vous vous imaginez ?

LA NOURRICE

C'est bon... On a beau être du village...

LA MÈRE

Je vous répète encore une fois qu'on ne vous reproche rien.

LA NOURRICE, *suivant son idée.*

Si je m'attendais à ça, par exemple!... *(Elle s'essuie les yeux.)*

LA MÈRE

On ne vous reproche rien. Seulement nous voulons vous prévenir, vous pouvez gagner la maladie de l'enfant...

LA NOURRICE, *boudeuse.*

Le rhume de cerveau!... Ben, si j' le gagne, ça ne sera pas le premier. Je m' moucherai!

LA MÈRE

Peut-être même des boutons.

LA NOURRICE, *ricanant.*

Oh! oh! oh!... ah! ma pauvre dame, nous ne sommes pas des gens de la ville, nous, on n'a pas la peau sensible... Ben quoi!... des

boutons, qu'est-ce que ça peut nous faire, des pauvres gens comme nous ? On n'a pas le teint blanc comme les dames de Paris, bé sûr ! vu qu'on est le plus souvent dans les champs, au soleil et à la pluie, qu'à se fourrer des pommades sur le museau... C'est pas pour offenser madame que je dis ça... Si madame cherche un prétexte, c'est pas encore celui-là qui est le bon.

LA MÈRE

Mais quel prétexte ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

LA NOURRICE

C'est bon.

LA MÈRE

Parlez.

LA NOURRICE

On a beau être du village...

LA MÈRE

Je ne comprends pas... Je vous jure que je ne comprends pas.

LA NOURRICE

Je comprends, moi...

LA MÈRE

Alors, expliquez-vous.

LA NOURRICE

Je ne veux point le dire.

LA MÈRE

Si. Il le faut, je le veux.

LA NOURRICE

Eh bien...

LA MÈRE

Allons...

LA NOURRICE

Eh ben voilà : on a beau être de son village, on n'est pas plus bête que les autres pour ça... J'ai bien deviné pourquoi qu'on me cherche chicane. C'est monsieur qui aura grondé parce que vous m'avez promis trente francs de plus par mois si je venais à Paris... (*Elle va vers Georges.*) Mais monsieur, est-ce que ce n'est pas naturel ? Est-ce qu'il ne faut pas mettre mon petit quelque part, et puis que mon pauvre homme mange à sa faim ? Nous ne sommes que des pauvres gens de la campagne.

L'AVARIÉ

Vous vous trompez, nourrice... Il n'y a rien de tout cela. Maman a eu raison. Et je suis tellement loin de rien lui reprocher que, tout au contraire, je trouve qu'elle n'a pas assez promis. Et je vais vous faire, moi, une autre pro-

messe. Lorsque vous partirez, lorsque Bébé sera en âge d'être sevré, pour vous remercier, nous vous donnerons...

LA MÈRE, *faisant tourner la nourrice vers elle.*

Nous vous donnerons en plus de vos gages, — vous entendez — en plus de vos gages. Nous vous donnerons cinq cents francs... et peut-être mille... si la petite est tout à fait en bonne santé, bien entendu.

LA NOURRICE, *stupéfaite.*

Vous me donnerez cinq cents francs... à moi... pour moi... (*Cherchant à comprendre.*) mais... ça... ça n'était pas convenu... vous n'y êtes point forcés...

LA MÈRE

Non.

LA NOURRICE, *à elle-même.*

C'est point naturel, alors...

LA MÈRE

Si. C'est parce que Bébé aura besoin de plus de soins... Vous aurez un peu plus de peine... Il faudra lui faire prendre des médicaments... votre tâche sera un peu plus délicate, un peu plus difficile...

LA NOURRICE

Oui... Alors... c'est pour être sûre que je la soignerai bien... Vous vous dites : « Comme ça, la nourrice a son intérêt... » Je comprends...

LA MÈRE

Alors, c'est entendu ?

LA NOURRICE

Oui, madame...

LA MÈRE

Vous ne viendrez pas plus tard nous faire des reproches... nous sommes bien d'accord... nous vous avons prévenue que l'enfant était malade et que vous pouviez gagner son mal. A cause de cela, à cause des soins plus nombreux dont elle a besoin, nous vous promettons cinq cents francs à la fin de l'allaitement. C'est bien cela...

LA NOURRICE

Ma bonne dame, vous aviez parlé de mille francs...

LA MÈRE

Va pour mille francs...

L'AVARIÉ, *passant par derrière les deux femmes, tout à fait à droite, tirant un peu sa mère à part.*

C'est malheureux qu'on ne puisse pas le lui faire signer, tout cela...

LA MÈRE, *à la nourrice.*

Pour qu'il n'y ait pas de malentendu sur la somme... — vous voyez... précisément... j'oubliais déjà que j'avais parlé de mille francs — nous vous ferons un petit papier... et vous aussi, de votre côté, vous nous en ferez un...

LA NOURRICE

C'est ça, comme pour quand on prend à bail. (*Entre le docteur.*)

LA MÈRE

Voilà le docteur... allez, nounou... c'est convenu...

LA NOURRICE, *en s'en allant, passant à gauche, devant le bureau, et remontant entre le bureau et la fenêtre, pour sortir par le fond gauche.*

Oui, madame... (*A elle-même.*) C'est pas

clair, tout ça... Mille francs... mais alors, c'est donc du mal malin qu'elle a?... c'est donc du mal malin? (*Elle sort.*)

SCÈNE VI

L'AVARIÉ, LA MÈRE, LE DOCTEUR

LE DOCTEUR

L'état est toujours le même, nullement inquiétant. (*Il va s'asseoir dans le fauteuil de Georges comme pour écrire une ordonnance.*)

LA MÈRE

Monsieur le docteur, vous allez désormais pouvoir donner tous vos soins au bébé et à la nourrice sans aucun scrupule. Pendant votre absence, nous avons fait de la bonne besogne. La nourrice a été mise au courant de la situa-

tion et elle l'accepte, en même temps qu'une indemnité dont le chiffre est même arrêté, d'accord avec elle.

LE DOCTEUR

Madame, la maladie que la nourrice contractera presque infailliblement en allaitant l'enfant est trop grave par ses conséquences possibles, conséquences lointaines qui peuvent aller jusqu'à l'infirmité, et même jusqu'à la mort — pour qu'une indemnité quelle qu'elle soit puisse payer le dommage que vous aurez causé.

LA MÈRE

Mais elle accepte !

LE DOCTEUR

Non seulement cette femme, si elle est atteinte, sera désormais dans l'impossibilité

d'exercer son métier sans danger pour ses futurs nourrissons, mais encore je vous le répète, elle sera frappée d'une tare qui peut être infime, mais qui peut aussi, malgré tous nos remèdes, lui faire une existence constamment menacée par des maux dont certains ont un caractère tragique par leur nature et leur gravité.

LA MÈRE

Mais encore une fois, monsieur, puisqu'elle accepte ! Elle est bien maîtresse d'elle-même... elle a bien le droit...

LE DOCTEUR

Je ne suis pas certain qu'elle ait le droit de vendre sa propre santé, mais ce que je sais bien, c'est qu'elle n'a pas le droit de vendre celle de son mari et celle de ses enfants. Ce mal, si elle en est atteinte, il est à peu près

certain qu'elle le communiquera à son mari, aux enfants qu'elle a, et la santé et la vie de ceux qu'elle aurait plus tard seraient gravement compromises. C'est tout cela qu'elle ne peut vendre... Allons, madame, vous voyez bien qu'un marché de ce genre n'est pas possible. Si le malheur n'est pas accompli, il faut tout faire pour l'éviter.

LA MÈRE

Vous dites : « Si le malheur n'est pas accompli. » Ne devez-vous avoir une certitude ?

LE DOCTEUR

Non, madame. Il s'écoule cinq ou six semaines entre le moment où la maladie est acquise, et celui de l'apparition du signe qui en sera la première manifestation.

LA MÈRE

Vous ne vous préoccupez que de la nour-

rice... notre pauvre petite vous n'y pensez pas. Nous, nous ne voyons que notre enfant... nous ne pouvons pourtant pas la laisser mourir.

L'AVARIÉ

Nous ne pouvons pas, monsieur le docteur.

LE DOCTEUR

Mais vous ne pouvez pas exposer cette femme.

LA MÈRE

Vous ne défendez pas nos intérêts, monsieur !

LE DOCTEUR

Madame, je défends ceux du plus faible.

LA MÈRE

Si nous avions appelé notre médecin qui

nous connaît, il aurait pris parti pour nous, lui.

LE DOCTEUR

J'en doute, madame. (*Se levant.*) Mais il est encore temps de l'appeler.

L'AVARIÉ

Maman ! Je vous en supplie, docteur.

LA MÈRE, *suppliante.*

Ne nous abandonnez pas, monsieur. Vous devez bien excuser... Si vous saviez, cette enfant, ce que c'est pour moi !... Je vous dis : Il me semble que j'ai attendu qu'elle soit là pour mourir... ayez pitié de nous, ayez pitié d'elle... vous parlez du plus faible... Est-ce que ce n'est pas elle, la plus faible ? Vous l'avez vue ! vous avez vu ce pauvre petit corps si menu, ce petit amas de souffrance qu'elle est déjà. Est-ce

qu'elle ne vous inspire aucune commisération... Je vous en prie, je vous en prie...

L'AVARIÉ

Je vous en supplie, docteur.

LE DOCTEUR

Eh oui! j'ai pitié d'elle! oui, je voudrais pouvoir la sauver et je ferai tout pour cela, mais ne me demandez pas de sacrifier à un enfant chétif, d'une vie incertaine et probablement malheureuse, la santé d'une jeune femme saine et robuste. Non! je ne donnerai pas sciemment, volontairement, cette maladie à cette femme; je n'empoisonnerai pas son existence et celle de son mari, je n'exposerai pas celle de ses enfants; je ne la frapperai pas, en pleine jeunesse, d'une stérilité à peu près certaine...

LA MÈRE, *à mi-voix.*

Oh ! pour un petit paysan !... Il y en aura toujours assez.

LE DOCTEUR

Vous dites, madame ?

LA MÈRE, *de même.*

Je dis que si ces petits ne naissent pas, cela fera des malheureux de moins.

LE DOCTEUR

Il est inutile que nous continuions à discuter ensemble.

LA MÈRE, *s'exaltant.*

Eh bien, je ne suivrai pas vos conseils, je ne vous écouterai pas...

LE DOCTEUR

Il y a déjà quelqu'un ici qui regrette de ne pas m'avoir écouté.

L'AVARIÉ

Oui, pour mon malheur !... pour notre malheur à tous.

LA MÈRE, *de plus en plus exaltée.*

Eh bien... si c'est une faute... si c'est un crime... si je dois en souffrir tous les remords dans cette vie et tous les châtiments dans l'autre, j'accepte tout. A moi, à moi seule, je prends cette responsabilité. Elle est effroyablement lourde, je le sais... Je l'accepte tout de même... Je suis profondément chrétienne, monsieur, et je crois aux peines éternelles... Pour sauver ma petite fille, je consens à me perdre à jamais. Oui ! j'y suis résolue !... Je ferai tout pour conserver cette existence : Dieu me jugera... et s'il me condamne, tant pis pour moi.

LE DOCTEUR

Cette responsabilité, je ne vous la laisserai pas prendre, car il faudrait que j'en accepte ma part, et je m'y refuse.

LA MERE

Comment ferez-vous ?

LE DOCTEUR

Je préviendrai la nourrice. Je la renseignerai exactement, complètement, ce que vous n'avez pas fait, j'en suis certain.

LA MÈRE

Comment vous ! vous médecin ! appelé dans une famille qui vous donne toute sa confiance, qui vous livre ses secrets les plus terribles et ses plus atroces misères, vous trahiriez...

LE DOCTEUR

Si c'est une trahison, madame, la loi me l'ordonne...

LA MÈRE

Je croyais que la loi vous ordonnait le secret...

LE DOCTEUR, *qui a feuilleté le Dalloz depuis quelques instants.*

Pas dans ce cas... et voici l'arrêt que je pressentais avoir à vous lire. Il a été rendu par la cour de Dijon. (*Il lit :*) « Le médecin qui sciemment laisse ignorer à une nourrice les dangers auxquels l'expose l'allaitement d'un enfant atteint de la syphilis congénitale peut être déclaré responsable du préjudice causé par sa réticence. » — Eh bien! madame, vous voyez que tout est contre vous : la conscience et la

loi... Et même si la loi était muette, je ne laisserais pas une famille de braves gens s'égarer jusqu'à commettre un crime. Ou je me retire, ou vous faites cesser l'allaitement, ou je parle.

LA MÈRE

Vos menaces... vos menaces !... Vous abusez de la puissance que vous donne votre savoir... Vous savez que c'est vous que nous voulons, auprès de ce berceau, et que nous croyons en vous... et vous nous menacez de nous abandonner... Cet abandon, c'est la mort de l'enfant, peut-être. Et si je vous écoute, si nous cessons, c'est la mort encore... (*Affolée.*) Mais il n'y a donc pas un moyen... Ah ! pourquoi, mon Dieu ! pourquoi ne permettez-vous pas qu'il soit possible que je me sacrifie, moi !... Je voudrais pouvoir me donner... je voudrais qu'on puisse prendre ma vieille défroque, ma vieille chair, mes vieux os, et que je serve à

quelque chose. Oh!... comme je consentirais à ce qu'elle m'envahisse, cette atroce maladie, comme je m'offrirais à elle, — avec quelles joies, avec quelles délices! — si dégoûtante et si affreuse qu'elle soit, si épouvantablè!... oui, comme je la prendrais sans peur, sans regret, si mes pauvres vieux seins vides pouvaient encore donner à cet enfant le lait qui lui conserverait la vie! (*Georges s'est jeté dans les bras de sa mère dès le début. A ses paroles, il a mêlé ses sanglots et des cris :* Maman! Maman! calme-toi!)

L'AVARIÉ

Maman! maman! (*Ils pleurent tous les deux.*)

LE DOCTEUR, *ému.*

Oh! les pauvres gens!

LA MÈRE, *résignée, s'asseyant sur la chaise où était l'épouse au lever du rideau.*

Alors, dites-nous ce qu'il faut faire, monsieur.

LE DOCTEUR

Cesser l'allaitement et conserver ici la nourrice comme nourrice sèche, afin qu'elle n'aille pas porter le mal ailleurs. Ne vous exagérez pas les dangers qui en résulteront pour l'enfant. Je suis d'ailleurs extrêmement ému par votre douleur, et je ferai tout, je vous le jure, pour que votre bébé recouvre, le plus tôt possible, une santé parfaite. J'espère y réussir, et bientôt. A demain.

L'AVARIÉ *et* LA MÈRE

Merci, docteur, merci. (*La mère reste assise. Georges reconduit le docteur qui lui serre la main.*)

SCÈNE VII

L'AVARIÉ, LA MÈRE

L'AVARIÉ, *allant à sa mère et voulant l'embrasser.*

Maman !

LA MÈRE, *le repoussant avec fermeté, mais sans violence.*

Laisse-moi.

L'AVARIÉ, *qui s'est éloigné.*

Ne sommes-nous pas assez malheureux, sans encore nous haïr ?

LA MÈRE

Dieu te punit de ta débauche en frappant ton enfant.

L'AVARIÉ, *avec un haussement d'épaules. douloureux.*

Tu crois... il n'y a même pas d'homme assez méchant et assez injuste pour commettre l'acte que tu prêtes à ton Dieu!

LA MÈRE

Oui, je sais, tu ne crois à rien.

L'AVARIÉ

Pas à ce Dieu-là! (*Paraît la nourrice, entrée par la gauche peu après la sortie du docteur.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LA NOURRICE

LA NOURRICE

Madame, j'ai réfléchi : j'aime mieux m'en

retourner tout de suite dans mon pays et n'avoir que les cinq cents francs.

LA MÈRE

Qu'est-ce que vous dites? Vous voulez retourner dans votre pays ?

LA NOURRICE

Oui, madame.

L'AVARIÉ

Mais, il y a dix minutes, vous n'y pensiez pas.

LA MÈRE

Que s'est-il passé depuis tout à l'heure ?

LA NOURRICE

J'ai réfléchi.

LA MÈRE

A quoi ?

LA NOURRICE

Ben, j'm'ennuie de mon petit et de mon mari.

L'AVARIÉ

Depuis dix minutes ?... Il y a autre chose.

LA MÈRE

Évidemment, il y a autre chose.

LA NOURRICE

Non, madame.

LA MÈRE

Si.

LA NOURRICE

Ben... J'ai peur que l'air de Paris ne soit pas bon pour moi.

LA MÈRE

Attendez d'en avoir fait l'expérience.

LA NOURRICE

J'aime mieux retourner tout de suite chez nous.

LA MÈRE

Mais enfin, dites-nous pourquoi.

LA NOURRICE

Je vous le dis. J'ai réfléchi.

LA MÈRE

A quoi ?

LA NOURRICE

J'ai réfléchi.

LA MÈRE

Oh! quelle tête de bois vous avez!... J'ai réfléchi... j'ai réfléchi... A quoi, je vous demande.

LA NOURRICE

Ben, à tout.

LA MÈRE

Vous ne savez pas nous dire à quoi ?

LA NOURRICE

Je vous dis... à tout !

LA MÈRE

Tenez... vous êtes une imbécile.

L'AVARIÉ, *passant devant sa mère.*

Laisse-moi lui parler.

LA NOURRICE

Je sais bien que nous ne sommes que des gens de la campagne.

L'AVARIÉ

Ecoutez-moi, Nounou... Tout à l'heure vous aviez peur qu'on vous renvoie, vous étiez contente des gages que ma mère avait fixés. En

plus de ces gages, nous vous avons promis une forte somme pour vous en retourner... maintenant, vous nous dites que vous voulez partir... Là... tout d'un coup... Il y a une raison... voyons... voyons... il faut qu'il y ait une raison... Est-ce qu'on vous a fait quelque chose ?

LA NOURRICE

Non, monsieur.

L'AVARIÉ

Alors ?

LA NOURRICE

J'ai réfléchi.

L'AVARIÉ, *s'impatientant.*

Mais ne répétez donc pas toujours la même chose ! J'ai réfléchi... Ça ne veut rien dire...

(*Doucement.*) Allons, dites-moi pourquoi vous voulez vous en aller... (*Silence.*) Hein ?

LA NOURRICE

Je vous dis...

L'AVARIÉ

C'est comme si on parlait à une bûche.

LA MÈRE, *descendant un peu.*

D'abord, vous n'avez pas le droit de vous en aller.

LA NOURRICE

Je veux m'en aller.

LA MÈRE

Je ne vous laisserai pas partir...

L'AVARIÉ

Eh ! Laisse-la partir, après tout... Nous ne

pouvons pas l'attacher ici... (*A la nourrice.*) Eh bien ! puisque vous voulez partir, vous partirez. Seulement j'ai bien le droit de vous dire que vous êtes aussi bête que vos bestiaux.

LA NOURRICE

Je ne dis pas non.

L'AVARIÉ

Et je ne vous paierai pas votre mois commencé... et vous paierez vous-même votre voyage en chemin de fer.

LA NOURRICE

Ça, nous verrons.

L'AVARIÉ

Oui, vous le verrez. Et vous allez le voir tout de suite. Allez-vous en, je ne vous retiens pas. Bonsoir...

LA MÈRE

Ne t'emporte pas, Georges ! (*A la nourrice.*) Ce n'est pas sérieux, Nounou, répondez.

LA NOURRICE

J'aime mieux m'en retourner tout de suite dans mon pays et n'avoir que mes cinq cents francs.

L'AVARIÉ

Quoi ?

LA MÈRE

Qu'est-ce que vous me racontez ?...

L'AVARIÉ

Cinq cents francs ?

LA MÈRE

Quels cinq cents francs ?

LA NOURRICE

Ceux que vous m'avez promis, tiens!

L'AVARIÉ

Nous vous avons promis cinq cents francs, nous?

LA NOURRICE

Oui.

LA MÈRE

Lorsque le bébé serait sevré, et si nous étions contents de vous, oui!

LA NOURRICE

Non, vous avez dit que vous me les donneriez quand je partirais. Alors je pars, il me les faut.

LA MÈRE

D'abord, faites-moi le plaisir de me parler sur un autre ton, vous entendez.

LA NOURRICE

Vous n'avez qu'à me donner mon argent, je ne dirai plus rien.

L'AVARIÉ

Ah ! c'est comme ça ! Eh bien ! je vous mets à la porte, moi ! Comme ça, c'est tout de suite fini !

LA MÈRE

Parfaitement !

L'AVARIÉ

Allez-vous-en !

LA NOURRICE

Donnez-moi mes cinq cents francs.

L'AVARIÉ, *lui désignant la porte du bras droit.*

Vous allez me foutre le camp, vous entendez, et plus vite que ça.

LA NOURRICE

Dites donc, vous,... vous pourriez me parler plus poliment, hein ?

L'AVARIÉ

Voulez-vous vous en aller !... voulez-vous vous en aller ?... Faut-il que j'envoie chercher des sergents de ville ?

LA NOURRICE

Des sergents de ville ?... pourquoi faire ?

L'AVARIÉ

Pour vous mettre dehors, espèce de...

LA NOURRICE

Espèce de... espèce de quoi?... Vous savez, on a beau être de son village, on vous vaut bien, et si on est bête...

LA MÈRE

Oui, vous êtes bête... bête à manger du foin... mais vous n'êtes pas que ça...

LA NOURRICE

Si on est bête, au moins, on n'est pas...

LA MÈRE

Vous n'avez pas plus de cœur qu'une pierre... Vous êtes une mauvaise femme.

L'AVARIÉ

Vous vous conduisez comme une voleuse.

LA NOURRICE

Voleuse... Moi... parce que?...

L'AVARIÉ

Parce que vous réclamez de l'argent qui ne vous appartient pas...

LA MÈRE

Parce que vous abandonnez ce pauvre petit être... Vous êtes une méchante femme.

L'AVARIÉ

Et je vais vous faire sortir, moi ! (*Il la prend par le bras.*)

LA NOURRICE

Ah! c'est comme ça!... Vous voulez que je vous le dise, pourquoi je m'en vais ?

L'AVARIÉ

Oui, dites-le donc !

LA MÈRE

Dites-le donc ! (*Henriette est entrée dans le bruit de la dispute sans que personne ne la voie.*)

LA NOURRICE

Eh bien, je m'en vais parce que je n'ai pas envie d'attraper une sale maladie ici.

LA MÈRE

Voulez-vous vous taire !

L'AVARIÉ

Voulez-vous vous taire !

LA NOURRICE

Oh ! vous n'avez pas besoin d'avoir peur qu'on entende : tout le monde le sait... Justin a écouté à la porte ce que vous disait votre médecin... Il m'a tout dit... Ah ! je suis bête !... Eh bien, pas si bête que ça ! Et je veux mon argent. Et je veux m'en aller !...

L'AVARIÉ

Taisez-vous !

LA MÈRE, *la saisissant par le bras.*

Je vous dis de vous taire !

LA NOURRICE

Lâchez-moi ! lâchez-moi ! On m'a dit que votre gosse, on ne l'élèverait pas, et qu'il était pourri parce que son père a une sale maladie qu'on attrape avec les femmes des rues. (*On entend deux grands cris stridents, jetés par Henriette qui s'abat à terre dans des sanglots de crise nerveuse.*)

L'AVARIÉ

Mon Dieu ! (*Il va vers elle.*)

L'ÉPOUSE, *lui échappant, se raidissant, dans l'attitude du dégoût, de la haine et de la plus profonde terreur, comme une folle.*

Ne me touchez pas ! Ne me touchez pas !

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

ACTE TROISIÈME

Le cabinet du docteur dans l'hôpital dont il est le médecin en chef.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau entrent LE DOCTEUR, ET SON ÉLÈVE, en tenue d'hôpital. — Le docteur retire sa blouse en parlant.

LE DOCTEUR

Dites-moi, mon cher ami, ce n'est pas vous qu'il attend, le monsieur que nous venons de voir dans le couloir?

L'ÉLÈVE

Non, ce n'est pas moi.

LE DOCTEUR

Alors, c'est mon député... Est-ce que vous connaissez ce nom-là ?... Qu'est-ce que j'ai fait de sa carte ? (*Il cherche sur son bureau.*) La voici... (*Lisant.*) « Loches, député de la Sarthe »...

L'ÉLÈVE

C'est le fameux Loches.

LE DOCTEUR

Tiens, oui, député de la Sarthe... C'est l'orateur violent, n'est-ce pas ?...

L'ÉLÈVE

Violent et éloquent.

LE DOCTEUR

C'est un homme comme cela qu'il nous faudrait... Il est très préoccupé de questions sociales.

L'ÉLÈVE

Très.

LE DOCTEUR

Je suppose qu'il cherche à se documenter et qu'il veut créer à la Chambre un mouvement en faveur des projets de loi dont nous demandons l'adoption depuis si longtemps. Voilà ce qu'il m'écrit... « Loches, député de la Sarthe, présente ses compliments... *et cætera*... et lui serait reconnaissant de vouloir bien le recevoir demain dimanche. Ce n'est pas pour une consultation. »

L'ÉLÈVE

Il est très possible, en effet, qu'il s'occupe de cette question.

LE DOCTEUR

C'est pour lui que j'ai fait venir le numéro de la salle Saint-Charles et le 28... Pendant que je tiens un député, je vais le documenter, je vous en réponds.

L'ÉLÈVE

Vous n'avez pas besoin de moi ?

LE DOCTEUR

Pas du tout, mon cher ami. Au revoir.

L'ÉLÈVE

Au revoir mon cher maître. (*Il va pour sortir.*)

LE DOCTEUR

Alors... voulez-vous dire qu'on le fasse entrer, M. Loches? Vous serez bien gentil. Au revoir. (*L'élève sort. — Entre le député.*)

SCÈNE II

LE MÉDECIN, LE BEAU-PÈRE

LE BEAU-PÈRE *après salutations et invitation à s'asseoir.*

Je vous remercie, monsieur, d'avoir bien voulu me recevoir en dehors de vos heures habituelles. Ce qui m'amène auprès de vous est particulièrement douloureux. Je suis le beau-père de M. Georges Dupont. Après l'épouvantable révélation qui lui a été faite, ma fille est revenue avec son enfant, et je viens vous

prier de vouloir bien continuer à donner vos soins à cet enfant, mais chez moi.

LE MÉDECIN

Bien, monsieur.

LE BEAU-PÈRE

Merci... Maintenant, j'ai à vous parler du misérable qui est la cause de tous ces malheurs.

LE MÉDECIN, *très doux*.

Veuillez m'excuser, monsieur, mais je ne puis vous suivre sur ce terrain. Cette question est extra-médicale et ne rentre pas dans mes attributions.

LE BEAU-PÈRE, *voix sourde*.

Je vous demande pardon, docteur, et si vous voulez m'écouter un moment, vous partagerez

mon avis. Les projets de vengeance que j'ai formés depuis hier, depuis que ma pauvre fille est arrivée tenant son enfant sur ses bras, après les révélations que vous savez, je ne vous les dirai pas. Je vous prie de m'excuser si je vous parle dans cette fièvre, j'ai peine à contenir la colère et l'indignation qui m'étouffent. Je m'étais promis de vous entretenir de cela avec calme, mais dès que ma pensée s'arrête sur cet homme dont l'ignominie rejaillit sur nous, et qui vient de me frapper, moi et les miens, si brutalement, si lâchement, je ne suis plus maître de moi... je suis pris d'un tremblement nerveux... je... C'est abominable !... Ma fille !... A vingt-deux ans ! docteur !... à vingt-deux ans. (*Silence.*)

LE MÉDECIN

Je respecte et je comprends votre douleur, mais, croyez-moi, monsieur, vous n'êtes pas

dans un état d'esprit à prendre des résolutions...

LE BEAU-PÈRE, *se reprenant.*

Si. Je me dominerai et j'ai profondément réfléchi toute cette nuit. Après les projets auxquels je faisais allusion et que j'ai fini par rejeter, je me suis arrêté à celui-ci, d'accord avec ma fille : nous voulons obtenir le divorce le plus tôt possible. Je viens donc vous prier de nous donner le certificat qui servira de base à notre instance.

LE MÉDECIN

Quel certificat ?

LE BEAU-PÈRE

Une constatation de la nature du mal dont cet homme est atteint.

LE MÉDECIN

Vous me voyez désolé, monsieur. Ce certificat, je ne puis vous le fournir.

LE BEAU-PÈRE

Comment cela ?

LE MÉDECIN

La règle du secret professionnel me l'interdit...

LE BEAU-PÈRE

Il n'est pas possible que votre devoir soit de prendre parti pour un criminel contre les victimes qui sont d'honnêtes gens.

LE MÉDECIN

J'ajouterai, pour éviter toute discussion, que même, si j'étais libre, je vous le refuserais encore.

LE BEAU-PÈRE

Parce que ?

LE MÉDECIN

Je me reprocherais de vous avoir aidé à obtenir ce divorce.

LE BEAU-PÈRE

Alors, parce que vous professez telles ou telles théories, parce que l'exercice de votre profession, en vous faisant le témoin constant de semblables misères, vous a rendu insensible ou sceptique, il faut que ma fille continue à porter toute sa vie le nom de cet individu !

LE MÉDECIN

C'est par intérêt pour madame votre fille que je vous résiste.

LE BEAU-PÈRE

Un intérêt qui se manifeste de cette façon !...

LE MÉDECIN, *très doux.*

Dans la surexcitation où vous êtes, monsieur, vous allez probablement m'injurier avant cinq minutes. Cela ne me troublerait pas, j'en ai vu bien d'autres. Mais vous devez comprendre pourquoi je refusais tout à l'heure de vous suivre sur ce terrain. Puisque j'ai commis la faute de m'y laisser entraîner, je dois vous donner la raison de mon attitude. Vous me demandez un certificat afin de prouver au tribunal que votre gendre est atteint de syphilis?

LE BEAU-PÈRE

Oui.

LE DOCTEUR

Vous ne réfléchissez pas à ceci : c'est qu'en même temps, vous attesterez publiquement que votre fille a été exposée à la contagion... Avec un tel aveu, aveu officiellement enregistré

dans les dossiers des avocats, croyez-vous qu'elle trouvera facilement à se remarier plus tard ?

LE BEAU-PÈRE

Elle ne se remariera jamais.

LE DOCTEUR

Elle dit cela aujourd'hui. Pouvez-vous affirmer qu'elle le dira encore dans cinq ans, dans dix ans... D'ailleurs, vous ne l'obtiendrez pas ce divorce, puisque je vous refuse le certificat qui serait la preuve nécessaire.

LE BEAU-PÈRE

J'aurai d'autres moyens de l'établir cette preuve. Je ferai examiner l'enfant par un autre médecin.

LE DOCTEUR

Vous trouvez donc que cette pauvre petite

n'est pas encore assez mal partagée, à ses débuts dans l'existence? Elle a une tare physique. Vous voulez y ajouter un certificat de syphilis congénitale qui la suivra toute sa vie?

LE BEAU-PÈRE

Alors, les victimes seront frappées, si elles cherchent à se défendre! Alors, la loi ne me donne aucune arme contre celui qui, sachant son état, prend une jeune fille saine, confiante, innocente, la salit du résultat de ses débauches, la rend mère d'un pauvre petit être dont l'avenir est tel que ceux qui l'aiment le plus ne savent s'ils doivent faire des vœux pour sa vie ou pour sa délivrance immédiate! Cet homme a infligé à celle qu'il a épousée la suprême insulte, il l'a rendue victime du plus odieux attentat. Il l'a avilie. Il lui a pour ainsi dire imposé le contact avec la fille des rues dont il lui a transmis la tare. Il a créé entre elle et cette femme à

tout le monde, je ne sais quelle mystérieuse parenté. C'est le sang empoisonné de cette prostituée qui empoisonne son enfant et qui l'empoisonne elle-même. Cette créature abjecte, elle vit, elle vit en nous, elle est dans la famille et il l'a fait asseoir à notre foyer. Il a souillé l'imagination et la pensée de ma pauvre petite comme il a souillé son corps et il a lié à jamais, dans son esprit, l'idée de l'amour qu'elle avait placé si haut à je ne sais quelles horreurs d'hôpital. Il l'a atteinte dans sa dignité et dans sa pudeur, dans son amour et dans son enfant ; il l'a frappée de déchéance physique et morale. Il l'a comme inondée de bassesses. — Et la loi est ainsi, et les mœurs sont telles que cette femme ne peut se séparer de cet homme qu'à l'aide d'un procès dont le scandale retombera sur elle ou sur son enfant ! Eh bien, je ne m'adresserai pas à la loi. Depuis hier je me demandais si mon devoir n'était pas d'aller trouver ce

monstre et de l'abattre d'une balle dans la tête, comme on fait d'un chien enragé. Je ne sais quelle faiblesse — quelle lâcheté — il n'y a pas d'autre mot — m'avait retenu et m'avait décidé à m'adresser à la loi. Puisque la loi ne me défend pas, je me ferai justice moi-même. Sa mort sera peut-être un bon avertissement pour les autres.

LE MÉDECIN, *posant son chapeau.*

Vous passerez en cour d'assises.

LE BEAU-PÈRE

Et je serai acquitté.

LE MÉDECIN

Oui ! Mais après la révélation publique de toutes vos misères. Le scandale sera plus grand, le malheur sera plus grand, voilà tout. Et qui vous dit que le lendemain de votre ac-

quittement vous ne verriez pas se dresser devant vous un autre juge, plus autorisé et plus sévère ; qui vous dit que votre fille, comprenant sa détresse que vous auriez faite définitive, prise enfin de pitié pour celui que vous auriez tué, ne vous demanderait pas impérieusement de quel droit vous auriez agi, de quel droit vous auriez fait une orpheline, qui, elle aussi, pourrait un jour exiger des comptes !

LE BEAU-PÈRE, *parlant avant que le médecin ait fini.*

Alors, qu'est-ce que je dois faire ?

LE MÉDECIN, *immédiatement.*

Pardonner. (*Silence.*)

LE BEAU-PÈRE, *sans énergie.*

Jamais !

LE MÉDECIN

Mais, enfin, monsieur, pour être aussi inflexible, êtes-vous donc bien certain qu'il n'a pas dépendu de vous, à un moment donné, d'épargner à votre fille la possibilité d'un tel malheur ?

LE BEAU-PÈRE

Moi ! Il aurait dépendu de moi... J'aurais une part de responsabilité...

LE MÉDECIN

Eh oui, monsieur ! Lorsqu'il a été question de ce mariage, vous vous êtes certainement informé de l'état de fortune de votre futur gendre ; vous avez demandé qu'on établisse devant vous que son apport était constitué par de bonnes valeurs, cotées à la Bourse, vous avez aussi pris des renseignements sur sa moralité ; vous n'avez oublié qu'un point, le plus

important, c'est de lui demander s'il était en bonne santé. Vous ne l'avez point fait.

LE BEAU-PÈRE

Non.

LE DOCTEUR

Pourquoi ?

LE BEAU-PÈRE

Parce que ce n'est pas l'usage.

LE DOCTEUR

Eh bien, il faudrait que cela devînt l'usage, et qu'un père de famille, avant de donner sa fille à un homme, prît autant de précautions qu'une administration qui accepte un employé.

LE BEAU-PÈRE

Vous avez raison, il faudrait qu'une loi...

LE DOCTEUR

Eh non, monsieur ! Ne faites pas une loi nouvelle, nous en avons déjà trop. Il n'en est pas besoin. Il suffirait qu'on sût un peu mieux ce qu'est la syphilis. La coutume s'établirait bien vite pour un fiancé de joindre à toutes les paperasses qu'on lui demande, un certificat de médecin, une patente nette attestant qu'il n'a pas à subir de quarantaine et qu'on peut l'accueillir dans une famille sans avoir à redouter d'accueillir la peste avec lui. Ce serait bien simple. Une fois l'habitude prise, le fiancé, de même qu'il va chez le prêtre chercher un billet de confession avant d'aller à l'église, passerait chez le médecin prendre un bulletin de santé avant d'entrer à la mairie. Et vous empêcheriez beaucoup de malheurs... Aujourd'hui,

avant de conclure un mariage, on réunit les deux notaires des familles. Il serait au moins aussi utile de réunir leurs deux médecins. Vous voyez, monsieur, que votre enquête sur votre gendre a été incomplète. Votre fille pourrait vous demander pourquoi, vous, homme, vous, père, qui devez savoir ces choses, vous n'avez pas eu souci de sa santé autant que de sa fortune. Je vous dis qu'il faut pardonner.

LE BEAU-PÈRE

Jamais.

LE DOCTEUR

Allons, monsieur... puisqu'il faut employer le dernier argument, je l'emploierai. Pour être aussi sévère et aussi impitoyable êtes-vous donc vous-même sans péché ?

LE BEAU-PÈRE

Je n'ai pas eu de maladie honteuse, moi !

LE DOCTEUR

Ce n'est pas cela que je vous demande. Je vous demande si vous ne vous êtes jamais exposé à en avoir une. Vous vous y êtes exposé !... Alors ce n'est pas de la vertu que vous avez eue, monsieur... c'est de la chance. Et c'est une des choses qui m'irritent le plus, ce terme de « maladie honteuse » que vous venez d'employer. Comme toutes les autres maladies, celle-là est une de nos misères et il n'y a jamais de honte à être malheureux — même si on l'a mérité. (*S'animant.*) Allons ! Allons !... il faudrait s'entendre ! Parmi les hommes les plus rigoristes, parmi ceux qui, dans leur pudeur de bourgeois anglais, n'osent pas prononcer le nom de la syphilis, ou qui prennent les mines les plus effarouchées, les plus dégoûtées, lorsqu'ils consentent à en parler, qui traitent les syphilitiques comme des coupables, je voudrais savoir combien il y en a

qui ne se sont jamais exposés à pareille mésaventure, combien il y en a qui n'ont possédé que des vierges. Ceux-là, seuls, ont le droit de parler. Combien sont-ils ? Sur mille hommes, y en a-t-il quatre ? Eh bien ! ces quatre-là exceptés — entre tous les autres et les syphilitiques, il n'y a que la différence d'un hasard... (*D'un trait.*) Et encore, la sympathie devrait-elle aller à ceux-ci, puisqu'ils souffrent, et que s'ils ont commis la même faute, ils ont, du moins, eux, le mérite de l'expiation. (*Se reprenant.*) Non, qu'on me laisse tranquille une bonne fois avec cette hypocrisie !... Votre gendre, comme vous, comme l'immense majorité des hommes, a eu des maîtresses avant de se marier. Il a eu la déveine de contracter la syphilis et il s'est marié croyant n'être plus dangereux, alors qu'il l'était encore. C'est un malheur, un malheur qu'il faut réparer de notre mieux, mais auquel il ne faut pas en ajouter

de nouveaux... Vous êtes un homme... rappelez-vous votre jeunesse. Ce qui atteint votre gendre, vous l'avez mérité autant que lui, plus que lui, peut-être. Ayez donc pour lui la pitié, la bienveillance que doit avoir le coupable impuni pour le coupable moins heureux sur lequel le châtiment s'est abattu. Hein ?

LE BEAU-PÈRE

Vous avez des façons à vous de présenter les choses...

LE DOCTEUR

N'ai-je pas raison ?

LE BEAU-PÈRE

Peut-être, mais je ne puis pourtant pas dire cela à ma fille, pour la décider à retourner avec son mari.

LE DOCTEUR

Vous lui donnerez d'autres arguments.

LE BEAU-PÈRE

Lesquels, mon Dieu?

LE DOCTEUR

Lesquels? Il n'en manque pas. Vous lui direz qu'une séparation serait un malheur pour tous, que son mari est le seul qui puisse avoir assez de dévouement pour l'aider à sauver son enfant. Vous lui direz qu'avec ces ruines de son premier bonheur, elle peut s'en édifier un autre fort enviable. Nulle union n'aura plus de chances, désormais, d'être solide, sincère, durable. Je ne sais qui a dit : « Les pécheurs repentants font les meilleurs maris ». C'est la vérité. Et songez à ce qu'il aura à se faire pardonner, votre gendre. Songez quelle est sa douleur, et quel respect, quelle reconnaissance, quelle admiration il aura

pour sa femme si elle consent à oublier... Vous répéterez tout cela à madame votre fille, vous y ajouterez tout ce que votre cœur de brave homme vous inspirera et nous nous arrangerons pour que le prochain enfant du couple réconcilié soit robuste et vigoureux.

LE BEAU-PÈRE

Est-ce donc possible ?

LE DOCTEUR

Oui ! oui ! oui ! Mille fois oui ! Il y a une phrase que je répète à chaque occasion et que je voudrais afficher sur les murs, c'est celle-ci : « La syphilis est une impérieuse personne qui ne veut pas qu'on méconnaisse sa puissance. Elle est terrible pour qui la croit insignifiante et bénigne pour qui sait combien elle est dangereuse. Elle est comme certaines femmes, elle ne se fâche que si on la

néglige. » Vous direz encore cela à votre fille... vous la jetterez dans les bras de son mari, dont elle n'a plus rien à redouter, et je vous garantis que vous serez un joyeux grand-père dans deux ans d'ici.

LE BEAU-PÈRE

Vous m'avez troublé, docteur. Vous avez éveillé en moi l'inquiétude de responsabilités méconnues. Vous avez ouvert mon cœur à la pitié et à l'espérance. Je ne sais si je pourrai jamais aller jusqu'à l'oubli, mais je vous promets de ne commettre aucun acte irréparable et de ne pas m'opposer à un rapprochement si, dans un laps de temps que je ne puis évaluer, ma pauvre enfant se résignait au pardon.

LE DOCTEUR

A la bonne heure ! Mais si vous avez une autre fille, gardez-vous de la faute que vous

avez commise lorsque vous avez marié la première.

LE BEAU-PÈRE

Est-ce que je savais ?

LE DOCTEUR

Ah! voilà! vous ne saviez pas ! Vous êtes père et vous ne saviez pas! Vous êtes député, vous avez assumé la charge et l'honneur de faire les lois, et vous ne savez pas ! Vous ignorez la syphilis, comme probablement vous ignorez l'alcoolisme et la tuberculose ?

LE BEAU-PÈRE

Mais...

LE DOCTEUR

Bon. Je vous excepte si vous voulez. Je parle des autres, de ces cinq cents, et je ne sais

combien qui sont là-bas, au bout du pont, et s'intitulent les Représentants du peuple. Ils ne parviennent pas à trouver une heure pour parler de ces trois dieux farouches auxquels l'Égoïsme et l'Indifférence font chaque jour de terribles, d'épouvantables sacrifices humains. Ils n'ont pas de loisirs pour combattre la Trinité féroce qui supprime chaque jour des milliers d'existences. L'alcoolisme! Il faudrait interdire la fabrication des poisons et restreindre le nombre des débitants, mais comme on a peur des gros distillateurs qui sont riches et puissants et des petits débitants qui sont les maîtres du suffrage universel, on s'endort la conscience en se lamentant sur l'immoralité de la classe ouvrière, et en faisant des petites brochures ou des sermons. Fumistes!... La tuberculose! on on sait bien que le vrai remède, ce serait le salaire suffisant et la démolition des logements insalubres dans lesquels on entasse ceux

qui travaillent, ceux qui sont à la fois les plus utiles et les plus malheureux. On n'en veut pas de ce remède, parbleu ! Alors, on invite les ouvriers à ne pas cracher par terre. C'est admirable ! Mais la syphilis, pourquoi ne vous en occupez-vous pas ? Pourquoi donc, un jour, après avoir fait des ministères chargés de défendre toutes sortes de choses, n'en feriez-vous pas un chargé de défendre la santé publique ?

LE BEAU-PÈRE

Mon cher docteur, vous tombez dans le travers français qui consiste à considérer le gouvernement comme la cause de tous les maux. Montrez-nous le chemin, messieurs les savants, et puisqu'il s'agit de choses que vous connaissez, et que nous ignorons, commencez par nous indiquer les mesures que vous croyez nécessaires...

LE DOCTEUR

Ah! ah! elle est bien bonne... Il y aura quinze ans bientôt qu'un projet de cette nature, élaboré par l'Académie de médecine, approuvé par elle à *l'unanimité*, a été envoyé au ministre compétent. On n'en a jamais entendu reparler.

LE BEAU-PÈRE

Croyez-vous donc qu'il y ait véritablement des mesures...

LE DOCTEUR

Vous allez les indiquer vous-même. Voici ce qui s'est passé. Hier, en recevant votre carte et en y lisant votre qualité, j'ai cru que vous désiriez vous documenter, et après vous avoir fixé, ici, l'heure de votre visite, j'ai fait sortir de mon service deux personnes que je voulais vous montrer. Rassurez-vous,

je ménagerai vos nerfs, aucun de ceux et de celles que vous allez voir n'a de tare apparente. Ce ne sont pas nos grands malades, ce sont de simples avariés ; je ne veux pas vous faire une leçon de pathologie, je veux vous donner à réfléchir tout simplement. Je m'étais dit hier : « Enfin, voilà un député qui va prendre en main la cause qui nous est chère... » Je m'étais trompé. Vous veniez pour un autre sujet. Tant pis. — Je vous tiens, je ne vous lâche pas.

Il faut, à présent, vous élever au-dessus de votre malheur personnel, et concevoir des généralités, et penser aux milliers d'êtres qui souffrent des souffrances semblables. Oui, monsieur, ils sont des milliers, dans tous les rangs de la société. Du bouge, la maladie saute au lit familial — souvent avec peu d'intermédiaires. De sorte qu'assainir le trottoir, c'est préserver le foyer. Là, des mesures préventives peuvent

s'exercer. Mais je vais vous donner la preuve que notre plus grande ennemie c'est l'ignorance. Vous entendez, l'ignorance... On ne sait pas. C'est toujours le même refrain : on ne sait pas!... Alors, des malades que nous aurions pu sauver s'ils étaient venus à temps, nous arrivent trop tard, désespérément trop tard, et après avoir répandu la peste autour d'eux. Vous allez voir... *Il va à la porte.*) Cela me met hors de moi. Qu'est-ce que vous voulez ! Nous ne pouvons pourtant pas aller les chercher. (*A une femme au dehors.*) Entrez, madame. (*Au beau-père.*) Tenez, en voici un exemple... Voilà une femme qui est très sérieusement atteinte... Je le lui ai dit... Je lui ai dit de venir tous les huit jours... (*A la femme.*) Est-ce vrai ?

L'OUVRIÈRE

Oui, monsieur.

SCÈNE III

LES MÊMES, UNE OUVRIÈRE

LE DOCTEUR, *colère.*

Et il y a combien de temps que vous êtes venue ?

L'OUVRIÈRE

Trois mois.

LE DOCTEUR

Trois mois ! Alors, vous croyez que je puis vous soigner dans ces conditions-là ! J'y renonce, vous entendez, vous me découragez !... Vous me découragez !... Enfin, pourquoi n'êtes-vous pas venue ?... Vous ne savez donc

pas que vous avez une maladie grave, très grave ?...

L'OUVRIÈRE

Oh ! si, monsieur, je le sais bien, puisque mon mari en est mort.

LE DOCTEUR, *s'adoucissant.*

Votre mari en est mort ?

L'OUVRIÈRE

Oui, monsieur.

LE DOCTEUR

Il ne s'était pas soigné ?

L'OUVRIÈRE

Non, monsieur.

LE DOCTEUR

Ça ne vous a pas servi d'exemple ?

L'OUVRIÈRE

Je ne demanderais pas mieux que de venir aussi souvent que vous le diriez, mais ça coûte trop cher.

LE DOCTEUR

Comment, ça coûte trop cher?

LE BEAU-PÈRE

Les consultations sont gratuites?

L'OUVRIÈRE

Oui, monsieur. Mais elles sont aux mêmes heures que le travail. Et puis, c'est loin de chez nous, ici. On est beaucoup de malades, il faut attendre son tour... C'est une matinée... quelquefois une journée de perdue... Et le patron mécontent vous menace de vous mettre à la porte... Alors, on reste sans venir

jusqu'à ce qu'on ne puisse plus faire autrement... Et puis...

LE DOCTEUR

Quoi ?

L'OUVRIÈRE

Oh ! rien, monsieur, vous êtes déjà trop bon.

LE DOCTEUR

Si, parlez...

L'OUVRIÈRE

Eh bien... Je sais bien que je ne devrais pas faire la dégoûtée... Mais je n'ai pas toujours été aussi pauvre... Avant le malheur de mon mari nous étions établis... Alors, n'est-ce pas, on est un peu fier... J'ai toujours vécu de mon travail... Je ne suis pas une fille des rues... Alors, d'attendre comme ça, avec tout le monde...

d'être forcé de dire tout haut, devant tout le monde, toutes ses misères... J'ai tort, je sais bien... je me raisonne... mais, tout de même, c'est dur, monsieur, je vous assure que c'est bien dur...

LE DOCTEUR

Pauvre femme... (*Un temps. Très doux.*) C'est votre mari qui vous a contagionnée ?

L'OUVRIÈRE

Oui monsieur... Tout ce qui nous est arrivé vient de lui... Nous étions établis en province... il a pris le mal... il est devenu à moitié fou... il ne savait plus gouverner sa maison... il faisait des commandes à tort et à travers, pour des sommes considérables... On ne pouvait pas payer à l'échance.

LE DOCTEUR

Pourquoi ne s'est-il pas soigné ?

L'OUVRIÈRE

Il ne savait pas... Alors, on a tout vendu, et nous sommes venus à Paris... Mais nous n'avions plus un sou. Il s'est décidé à aller à la consultation à un hôpital.

LE DOCTEUR

Eh bien ?..:

L'OUVRIÈRE

On lui a bien donné la consultation, mais on lui a refusé les médicaments.

LE DOCTEUR

Comment cela ?

L'OUVRIÈRE

Parce que nous n'étions à Paris que depuis trois mois. Quand on n'a pas six mois de do-

micile, on n'a pas le droit aux remèdes pour se soigner.

LE BEAU-PÈRE

Est-ce vrai, cela?

LE DOCTEUR

Oui, monsieur, c'est le règlement.

L'OUVRIÈRE

Vous voyez que ça n'est pas notre faute.

LE DOCTEUR

Vous n'avez pas d'enfants?

L'OUVRIÈRE

Je n'ai jamais pu mener une grossesse jusqu'à la fin... Mon mari a été pris tout au début de notre mariage... pendant qu'il faisait ses vingt-huit jours... Il y a des femmes autour des casernes... (*Silence.*)

LE DOCTEUR

Allons, c'est bon... voilà mon adresse... vous viendrez chez moi le dimanche matin... (*Arrivé à la porte il lui glisse une pièce dans la main. Bourru.*) Allons, allons, prenez ça!... Vous n'allez pas faire la fière avec moi, par exemple!... Allez!... allez!... Je n'ai pas le temps de vous écouter... Chut! chut!... (*Il la pousse dehors. A quelqu'un qu'on ne voit pas :*) Monsieur...

UN PÈRE, *au dehors.*

Je suis le père d'un jeune homme que vous avez vu ce matin... Je vous ai demandé de venir vous parler après la consultation...

LE DOCTEUR

Oui, parfaitement, je vous reconnais monsieur... Votre fils, c'est ce collégien ?

UN PÈRE, *sur la porte.*

Oui, monsieur.

LE DOCTEUR

Veuillez entrer. Vous pouvez parler devant monsieur

SCÈNE IV

LE DOCTEUR, LE BEAU-PÈRE, UN PÈRE

LE PÈRE

Vous le savez, monsieur, il m'arrive le plus grand des malheurs... Mon fils, à dix-huit ans, est à demi-paralysé... par suite du mauvais mal... Nous sommes de petits boutiquiers, nous

nous étions saignés aux quatre veines pour le mettre au collège... Et voilà... Je voudrais que ce qui nous arrive n'arrive plus aux autres... C'est à la sortie du collège, monsieur, que mon pauvre enfant a été attiré par une de ces femmes. Est-ce qu'on devrait les laisser débaucher des enfants de quinze ans... Est-ce qu'il n'y a pas assez de police pour empêcher ça, si on voulait... Dites, monsieur ?

LE DOCTEUR

Si.

LE PÈRE

C'est donc qu'on ne veut pas ?

LE DOCTEUR

Je ne sais pas...

LE PÈRE

Voilà mon fils... Il vaudrait mieux qu'il soit

mort... Un si beau garçon... Et bon, monsieur... Et dont nous étions si fiers...

LE DOCTEUR

Ne désespérez pas. Nous tâcherons de le guérir... (*Désolé.*) Mais pourquoi avez-vous attendu aussi longtemps pour me l'amener?

LE PÈRE

Est-ce que je savais ce qu'il avait?.. Il n'a pas osé me le dire, monsieur, il a eu peur que je le gronde. Pendant ce temps-là, le mal faisait son chemin. Quand il s'est senti vraiment touché, il est allé, en cachette de moi, trouver des charlatans qui l'ont volé, monsieur, et qui ne l'ont pas soigné... Ça encore, est-ce que ça devrait être permis? Ils sont donc bien occupés ceux qui nous gouvernent, pour ne pas avoir le temps de à penser de cela... Est-ce que ça n'est pas plus important que tout?

LE DOCTEUR

Vous avez raison. Leur excuse, c'est qu'ils ne savent pas... Reprenez courage, monsieur. . Nous avons guéri des malades plus atteints que votre fils... Et quant aux autres... peut-être un jour pensera-t-on à eux... *(Il le reconduit jusqu'à la porte. Au beau-père :)* Vous le voyez, monsieur, le vrai remède est dans une modification des mœurs. Il faudrait qu'on cessât de traiter la syphilis comme un mal mystérieux dont on ne doit même pas prononcer le nom... L'ignorance où l'on tient le public de la vraie nature et des conséquences de cette maladie contribue à l'aggraver et à la propager. Le plus souvent on l'attrape parce qu' « on ne sait pas », on la laisse devenir dangereuse, faute de soins, parce qu' « on ne sait pas », et on la communique aux autres parce qu' « on ne sait pas ». Il faut savoir, et il faut qu'on ap-

prenne aux jeunes gens les responsabilités qu'ils assument et les malheurs qu'ils se préparent pendant l'adolescence.

LE DÉPUTÉ

On ne peut pourtant pas apprendre aux enfants, dans nos établissements d'enseignement...

LE DOCTEUR

Et pourquoi pas?

LE DÉPUTÉ

Il est des curiosités qu'il serait imprudent d'éveiller...

LE DOCTEUR, *plus exalté.*

Croyez-vous donc que vous les empêchez de naître, ces curiosités? Je fais appel à ceux et à celles qui ont passé par les collèges et

les pensions... Ces curiosités, on ne les étouffe pas et elles se satisfont comme elles peuvent, vilainement, bassement. Il n'y a rien d'immoral dans l'acte qui perpétue la vie au moyen de l'amour... Mais nous organisons autour de lui, vis-à-vis de nos enfants, une gigantesque et rigoureuse conspiration du silence. Un bon bourgeois conduira bien sa fille et son fils dans ces fameux « music-halls » où s'entendent des refrains à faire rougir les singes, mais il n'admettra pas qu'on s'entretienne sérieusement, devant eux, de cet acte d'amour qu'ils ne doivent connaître, semble-t-il, que par des blasphèmes et des profanations... Pas de milieu, en effet, ou c'est la chose dont on ne parle pas sans rougir, ou c'est celle sur laquelle s'exercent les sous entendus de café-concert et des plaisanteries de corps de garde. La pornographie est admise ; la science ne l'est pas. C'est cela qu'il faudrait changer ! Il faudrait éle-

ver l'esprit du jeune homme en soustrayant ces faits au mystère et à la blague ; il faudrait éveiller en lui l'orgueil de ce pouvoir créateur qui fait de chacun de nous l'égal d'un dieu ; il faudrait lui faire comprendre qu'il est une sorte de temple où s'élabore l'avenir de la race, et lui enseigner qu'il doit transmettre intact l'héritage dont il a le dépôt, héritage précieux que toutes les larmes, les misères et les souffrances d'une interminable lignée d'ancêtres ont constitué douloureusement.

LE BEAU-PÈRE

Ce qu'il faudrait encore, et surtout, je le devine. C'est remonter jusqu'à la source. Il faudrait atteindre la prostitution et sévir contre ces misérables femmes, véritables empoisonneuses.

LE DOCTEUR

Empoisonneuses! Vous oubliez qu'elles ont été d'abord des empoisonnées! Je vais vous faire voir l'une d'entre elles. Je vous préviens qu'elle ne s'exprime pas comme une duchesse. Peu importe. Pour la faire parler, je vais flatter sa manie. Elle veut être danseuse. (*Entre une fille d'une vingtaine d'années, jolie, gaie, l'air très bien portant.*)

SCÈNE V

LE DOCTEUR, LE BEAU-PÈRE, UNE FILLE.

LE DOCTEUR

Ça va bien depuis ce matin? (*Sans attendre la réponse.*) Dis-moi, tu veux toujours être danseuse?

LA FILLE

Sûr.

LE DOCTEUR

Eh bien, monsieur est un ami du directeur de l'Opéra, il peut te recommander. Tu es contente...

LA FILLE

Oui. Mais... si on va aux renseignements, je suis cuite...

LE DOCTEUR

On n'ira pas... Seulement tu vas dire à monsieur quels sont tes goûts, ce que tu veux faire, ce que tu as fait... tu vas causer avec lui...

LA FILLE

Mes parents, c'étaient des gens très bien. Ils m'avaient mise en pension.

LE DOCTEUR, *l'arrêtant.*

Inutile de raconter cette histoire-là. Monsieur ne la croira pas.

LA FILLE

Ah!... Ben alors, si je lui dis la vérité il ne voudra pas me recommander à son ami.

LE DOCTEUR

Mais si, mais si. Voyons... tu es venue à Paris...

LA FILLE

Oui...

LE DOCTEUR

On t'a placée comme domestique.

LA FILLE

Eh bien, oui...

LE DOCTEUR

Quel âge avais-tu ?

LA FILLE

Eh bien, dix-sept ans passés...

LE DOCTEUR

Et puis tu as eu un bébé ?

LA FILLE, *comme étonnée de la demande, trouvant la chose toute naturelle.*

Eh bien, oui, à dix-huit ans.

LE DOCTEUR

Qui était-ce, le père ?

LA FILLE, *de même.*

Ben, c'était mon patron.

LE DOCTEUR

Enfin... parle... voyons... raconte... Ta maîtresse a su que tu étais enceinte. Alors?...

LA FILLE, *du même ton.*

Ben, elle m'a renvoyée... J'aurais été à sa place que j'en aurais fait autant.

LE DOCTEUR

Ne me force pas à t'arracher les mots comme ça... Je te dis de raconter, allons!... Monsieur est de la campagne, il ne sait pas comment ça se passe.

LA FILLE, *très gaie.*

Ah ben! fallait le dire... Voilà... Il avait retiré ses pantoufles, la nuit, il est monté dans ma chambre et il m'a dit : si tu cries je te flanque à la porte... alors...

LE DOCTEUR

Non... Prends ton histoire seulement à partir du moment où tu as été sans place.

LA FILLE

Ben, si vous croyez que c'est ça qui va faire rigoler monsieur.

LE DOCTEUR

Va toujours. Raconte ce que tu fais maintenant.

LA FILLE

Je me soigne.

LE DOCTEUR

Avant de te soigner ?

LA FILLE

Je faisais mon cinq heures sur les boulevards.

LE DOCTEUR

Comment?.. va... parle... monsieur est de la province.

LA FILLE

C'est vrai... Je ne peux jamais me figurer qu'il y a quelqu'un qui ne sache pas ça... Voilà... Je fais la petite ouvrière... en toilette très, très simple.... des frusques exprès pour ça... j'ai un petit paquet dans une serviette noire... je marche le long des boutiques... Ça, c'est fatigant, parce que, pour bien le faire, il faut aller vite... Puis je m'arrête à la devanture d'un magasin... Neuf fois sur dix, ça y est. Ce qu'il y a de rigolo, par exemple, c'est que les hommes, on croirait qu'ils se sont donné le mot pour la manière de vous aborder... Ils ont deux phrases... Ils ne sortent pas de là... C'est ou : « Vous allez bien vite, mademoiselle, » ou bien : « Vous n'avez pas peur,

toute seule ? » Ça où autre chose, on sait bien ce que ça veut dire, est-ce pas ? Ou bien encore, je me mets en « jeune veuve. » Là aussi, faut marcher vite, c'est vrai, mais ça rapporte, je ne comprends pas pourquoi par exemple... Au bout d'une minute de conversation devant le magasin ils savent bien que je ne suis pas une jeune veuve, pas vrai ?... Ça ne fait rien, l'effet est produit, ils continuent tout de même... (*Sérieuse.*) Y a des choses, comme ça, qu'on ne s'explique pas.

LE DOCTEUR

Qu'est-ce que c'est, tes clients ? Des petits employés, des commis voyageurs ?

LA FILLE

Voyez-vous ça !... Je n'ai que des messieurs très bien.

LE DOCTEUR

C'est eux qui le disent.

LA FILLE

D'abord, je le vois bien : il y en a des tas de décorés... C'est même amusant... Ils sont décorés quand on les rencontre... ils vous suivent... Crac!... ils ne le sont plus. Ça m'a intriguée... J'ai vu dans une glace, ils n'ont l'air de rien, mais tout en marchant, ils font sauter leur ruban d'un coup de pouce comme quand on écosse des petits pois, vous savez?...

LE DOCTEUR

Oui, nous savons. Parle-nous de ton enfant... Qu'est-ce qu'il est devenu?

LA FILLE

Ben, j' l'ai laissé rue Denfer...

LE DOCTEUR, *au beau-père.*

Aux Enfants trouvés...

LE BEAU-PÈRE

Cela ne vous a rien fait ?

LA FILLE

Ça valait mieux que de l'emmener crever de faim avec moi.

LE BEAU-PÈRE

Mais c'était votre enfant...

LA FILLE

A son père aussi, c'était son enfant. Est-ce qu'il s'en est occupé, lui ?... Voilà encore que vous me faites reparler de ça... Ça m'embête... Mais enfin, vous êtes là tous les deux, voulez-vous me dire ce que je pouvais faire ? Le mettre en nourrice ? Si j'avais été certaine de gagner

assez d'argent, sûr que je l'aurais mis en nourrice. Seulement je voulais me replacer... C'est pas avec les vingt-cinq ou trente francs que j'aurais gagnés, que je pouvais payer les mois, pas vrai ?... Du moment que je voulais rester honnête, je ne pouvais pas garder mon enfant...

LE BEAU-PÈRE

C'est effroyable !... (*Le docteur l'arrête d'un geste*)

LA FILLE

Ça, c'est comme je vous le dis... Enfin, connaissez-vous un autre moyen ?... Vous voyez bien, vous n'avez rien à dire tous les deux... (*Reprenant.*) Alors, c'est pas la peine de se faire de la bile... Vous me répondrez... « T'as pas été honnête tout de même. » C'est vrai... quoi... j'ai pas pu durer dans mes places... et puis... quand on a faim et qu'un joli garçon

vous offre à dîner, faudrait vraiment être en bois pour refuser... Si encore j'avais eu un métier!... J'en avais pas... Alors, finalement ça m'a conduite à Saint-Lazare... Seulement ça, c'est encore une histoire que je ne comprends pas... On m'y a mise parce que j'étais malade... Ces saligauds d'hommes vous flanquent une vilaine maladie, et c'est moi qu'on fiche en prison... C'est un peu fort.

LE DOCTEUR

Tu t'es bien vengée... d'après ce que tu m'as dit.

LA FILLE, *joyeuse.*

Oui, il y a eu de la rebiffe... (*Au beau-père.*) Faut que je vous raconte ça tout de même... Avant qu'on me mette à Saint-Lazare, le jour même où je venais d'apprendre que j'étais pincée, je rentrais furieuse, naturellement...

boulevard Saint-Denis, savez-vous qui je rencontre ?... Mon ancien patron... Ça, c'est le bon Dieu qui l'a voulu... Je me dis : Toi, mon bonhomme, voilà le moment de te faire payer ce que tu me dois... avec les intérêts... J'y fais une risette... Ah ! ça n'a pas été long, allez... (*Tragique.*) Et quand je l'ai eu quitté, je ne sais quelle colère, quelle rage m'a passé dans le sang... j'ai pris tous ceux qui ont voulu... pour ce qu'ils m'offraient, pour rien, s'ils n'offraient rien... j'en ai emmené tant que j'ai pu... et les plus jeunes et les plus beaux... Ben quoi ! j' faisais que leur rendre ce qu'ils m'avaient donné !... C'est depuis ce moment-là que je n'en veux plus à personne... et que je trouve que tout est rigolo... Les autres femmes, elles font comme moi... mais elles, c'est pas pour se venger, c'est pour avoir du pain... Malgré qu'on soit malade faut qu'on mange tout de même, pas vrai ? (*Silence.*) Alors, pour dan-

seuse, vous penserez à moi, dites? Le patron vous donnera mon adresse...

LE BEAU-PÈRE

Je vous le promets.

LA FILLE

Merci, monsieur. (*Elle sort.*)

SCÈNE DERNIÈRE

LE BEAU-PÈRE, LE DOCTEUR

LE DOCTEUR

Ce n'est pas sans raison, monsieur, que j'avais gardé pour la fin la confession de cette malheureuse. Tout me paraît s'y résumer. Cette victime, transformée en fléau, est le symbole du Mal créé par nous et qui retombe

sur nous. Je n'ai rien à ajouter. (*Avec légèreté.*) Mais si, à la Chambre des députés, vou pensez un peu à ce que vous venez de voir nous n'aurons pas perdu notre temps.

RIDEAU

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY (S.-ET-M.)



